

Claude-Eric Hippenmeyer

UNE ENFANCE A SHANGHAI

Le temps retrouvé d'Edgar Tripet




ÉDITIONS SUR LE HAUT

UNE ENFANCE A SHANGHAI

La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2020, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds, editionssurlehaut.com

ISBN 978-2-9701392-5-6

Photo de couverture : Shanghai, le Bund, vers 1910, Wikipédia Common

Claude-Eric Hippenmeyer

UNE ENFANCE A SHANGHAI

Le temps retrouvé d'Edgar Tripet



Sauf avis contraire, toutes les citations en italiques et entre guillemets sont extraites des entretiens avec Edgar Tripet (été-automne 2019). A entendre comme une voix off.

Les photos sans indications d'origine sont toutes de Charles-Edouard Tripet

*On est ballotté, comme ça.
A la fin il ne reste que les souvenirs...*
Edgar Tripet, 2019

*Et le vent du Nord les emporte
Dans la nuit froide de l'oubli.*
Jacques Prévert

Avant-propos

Qu'est-ce donc que ce petit bouquin ?

Ce n'est pas une biographie.

Pourtant on y apprend les premiers épisodes de la vie improbable d'un enfant de La Chaux-de-Fonds.

Ce n'est pas une chronologie.

Plutôt des souvenirs qui remontent au fil du temps et de la conversation. Davantage par association d'idées que par une logique temporelle.

Ce n'est pas une énième révélation de secrets de famille troubles ou scandaleux.

Juste le récit discret d'une enfance dans un environnement incertain et hostile, cruel à ses heures.

Ce n'est pas un récit historique

Mais en coulisse on suit les chaos sanglants des conflits, révoltes et autres révolutions de la Chine de l'Entre-deux guerres.

Ce n'est pas un récit linéaire.

Plutôt, des cercles concentriques, des spirales du souvenir, croissantes ou décroissantes, qui se croisent, se mêlent et parfois même se répètent.

Le résultat ?

Un tableau pointilliste où l'on distingue moins les faits eux-mêmes que leur enchaînement. Un tableau peint par deux subjectivités, celle de l'homme qui se souvient et celle de celui qui l'écoute et transcrit cette mémoire au travers de son propre imaginaire. Un tableau où se juxtaposent aires floues et traits acérés, où alternent les réminiscences vives et l'incertain du passé recomposé, où s'entrelacent les douleurs et les douceurs. Un tableau, enfin, sur lequel, si l'on prend un peu de recul, finissent par se dessiner les contours du départ non conforme d'une vie d'homme.

D'un homme qui en restera habité jusqu'à sa dernière rêverie.

« Avec le temps... c'est un vécu affectif que je ressens. Qui crée tout un désordre là-dedans et qui s'organise à sa façon... Comme un gamin peut essayer de le comprendre et de le réorganiser... Il trie... »¹

1 Comme indiqué plus haut, toutes les citations sans nom d'auteur, en italique et entre guillemets, sont extraites des entretiens avec Edgar Tripet (été-automne 2019). A entendre comme une voix off.

Un soir de 1979

Salle de Musique de La Chaux-de-Fonds. Mercredi 28 mars 1979. Concert des Gymnases cantonaux². Salle comble. En première partie le *Requiem* de Mozart, en seconde partie, quatre scènes de *Boris Godounov* de Moussorgski.

A l'entracte, comme à l'accoutumée, des groupes informels bavardent bruyamment dans les pas perdus. Dans l'un deux, au premier étage, quelques officiels se félicitent mutuellement : « Ah, quelle belle jeunesse ! » Il y a là un chef de service du Département de l'instruction publique, un conseiller communal, le directeur de l'école, son adjoint, un ou deux directeurs d'autres écoles régionales, quelques conjoints.

Sonnerie de rappel. On va enfin assister à ce *Boris Godounov* pour lequel le directeur du chœur avait annoncé, avec insistance et fierté, qu'il avait engagé outre-Rhin une basse profonde, sonore et puissante, à la mesure du rôle du tsar de toutes les Russies.

A ce moment précis, le directeur du Gymnase tourne sur lui-même et s'effondre lentement, le visage transparent. En moins de temps qu'il ne faut pour le raconter, il se retrouve allongé sur le sol, inconscient et inerte, au milieu du petit groupe.

Instant de panique. Le cercle se resserre pour tenter de cacher l'incident au public qui reprend lentement le chemin de la salle de concert.

Pendant que l'un ou l'autre des plus proches se baisse vers le malheureux, l'adjoint se précipite dans la salle, monte sur la scène et, fiévreux comme on peut l'imaginer dans ces circonstances-là, lance un : « Y a-t-il un médecin dans la salle ? » dont il se souviendra longtemps.

2 Anciennes dénominations des Lycées Denis-de-Rougemont à Neuchâtel et Blaise-Cendrars à La Chaux-de-Fonds.

Le docteur B., bien connu en ville, se lève et s'approche. L'adjoint le conduit au petit groupe, qui, entre-temps, a réussi à transporter tant bien que mal le directeur, toujours évanoui, dans le foyer du théâtre contigu dont, par chance, la porte qui donne sur le hall n'était pas fermée à clé.

Le médecin se livre aux gestes d'urgence. Il jette un regard rassurant aux deux ou trois personnes restées vers le malade. Celui-ci reprend peu à peu conscience. L'alerte est passée. Quelqu'un se propose pour l'accompagner chez lui. Les autres se faufilent en vitesse entre les rangs pour reprendre leur place pendant que l'orchestre s'accorde. On passe à *Boris Godounov*.

Mis à part les quelques témoins directs, le public n'a rien vu.

Ce directeur se nommait Edgar Tripet. L'auteur de ce récit en était l'adjoint.



Au concert des gymnasiens

Mozart et Moussorgski



• **C'EST** un événement d'envergure sur le plan cantonal que le concert des gymnasiens, groupant les chœurs des gymnases de La Chaux-de-Fonds et de Neuchâtel accompagnés par l'orchestre gymnase-université, avec le précieux concours de quatre solistes renommés : P. Péquegnat, soprano, E. Donaldson, alto, V. Girod, ténor, K.-H. Offermann, basse. Ce concert revêt une importance qui va plus loin, à nos yeux, que le simple spectacle auquel le public neuchâtelois est convié : c'est aussi la future génération de musiciens et mélomanes qui se dessine à travers cette manifestation. C'est dire la valeur du travail fourni par G.-H. Pantillon qui a formé les chœurs, et qui dirigera, et par T. Loosli qui prépare l'orchestre.

En première partie, le « Requiem » de Mozart dont on sait que le compositeur le laissa inachevé à sa mort. Prémonitoire par ses accents douloureux, cette page poignante reflète une âme tourmentée proche du romantisme, loin de

la conception du divertissement. C'est à cette version dramatique que se sont attachés Pantillon et Loosli, version proche de la sensibilité des adolescents que la mort concerne aussi.

De Moussorgski, on entendra quatre chœurs extraits de Boris Godounov, son chef-d'œuvre. Décrivant les mouvements d'une foule palpitante dans un langage recréant le folklore russe, cette musique, ancrée au plus profond de l'âme populaire est une des productions les plus authentiquement géniales du compositeur.

Ici encore, cette composition convient particulièrement aux aspirations de la jeunesse qui traduira dans ces pages la fraîcheur et la vigueur qu'elles expriment. Ce sera aussi l'occasion pour l'orchestre de se présenter au grand complet. Gageons que les musiciens et les choristes trouveront auprès du public l'écho et le soutien nécessaires à la continuation de leur activité.

J.-Ph. B.

L'Express, vendredi 23 mars 1979

Pour comprendre la suite...

Le concert annuel des Gymnases cantonaux réunissait depuis 1973 les chœurs du Gymnase cantonal de Neuchâtel et du Gymnase cantonal de La Chaux-de-Fonds sous la direction de Georges-Henri Pantillon, ainsi que l'orchestre Gymnase-Université sous la direction de Théo Loosli. Traditionnellement, ce dernier se réservait la première partie du programme, la seconde étant dévolue aux chœurs, accompagnés par l'orchestre : plus de trois cents jeunes et quelques solistes professionnels qui exécutaient une œuvre ou des extraits d'une œuvre du répertoire classique.

Cette année-là, exceptionnellement, pour une raison légitime que tout le monde a oubliée, le chef du chœur avait proposé d'assumer l'entier du programme, la préparation de l'orchestre restant réservée à son chef.

« J'aimerais faire le *Requiem* de Mozart et, en seconde partie, des extraits du *Boris Godounov* de Moussorgski. J'ai une occasion unique d'engager une basse extraordinaire qui chante le rôle de ce tsar aussi bien que le faisait Chaliapine », avait-il plaidé.

Diable! Chaliapine³... La Commission des concerts des gymnases cantonaux n'avait pu que s'incliner.

Ajoutons ceci : traditionnellement, la première représentation avait lieu un soir de semaine au Temple du Bas à Neuchâtel. La deuxième, le lendemain soir à la Salle de Musique de La Chaux-de-Fonds et la dernière, le samedi en fin d'après-midi à Neuchâtel. Le directeur du Gymnase du Haut⁴ était toujours invité à la première.

3 Fédor Ivanovitch Chaliapine né le 1^{er} février 1873 à Ometeva Province de Kazan et mort le 12 avril 1938 à Paris, est un chanteur d'opéra et acteur russe. Il était considéré comme la plus grande basse slave de son temps. Il excellait dans le rôle de Boris Godounov.

4 Les Neuchâtelois ont coutume d'appeler « le Haut » la région des Montagnes neuchâteloises et « le Bas » le littoral du lac de Neuchâtel.

Donc le soir où il perd connaissance, Edgar Tripet avait assisté la veille à la prestation de la basse dans le rôle du tsar Boris. Il l'avait entendu en particulier donner la pleine ampleur de sa voix dans l'acte deux et terminer sa tirade par un grand rire sarcastique à vous donner le frisson : *Ha, ha, ha, ha, ha, ha !*

Boris

Oh ! non, non, mon enfant !

Tzarewitch, Tzarewitch, obéis-moi !

Boris reconduit son fils, ferme la porte derrière lui et revient vers Chouiski.

Sur l'heure agissons,

il faut qu'on ferme nos frontières de tous côtés,

que sous aucun prétexte

nul ne passe jusqu'ici.

Va vite !

Il arrête Chouiski qui veut sortir.

Non, attends, attends, Chouiski.

As-tu jamais entendu dire

que les enfants tués se lèvent de leur tombe,

pour faire peur aux tzars, élus du peulpe,

monarques légitimes,

qu'un patriarche a couronné lui-même ?

Il éclate d'un rire sauvage.

Ha, ha, ha, ha, ha, ha !

Dis, c'est drôle !

Il saisit Chouiski au collet.

Quoi ! Tu ne ris pas ? Non ?

Chouiski

Pardonne, monarque tout puissant !

Le lendemain matin...

Lorsque le jeudi matin j'entre dans son bureau pour m'enquérir de sa santé, Edgar ne semble pas marqué outre mesure par les événements de la veille. Il se lève :

– Viens, on va prendre un café aux *Endroits*.

C'était inhabituel. D'ordinaire, on se contentait de la machine à espressos du secrétariat ou d'un rapide passage à la cafétéria de l'école. A l'époque, *Les Endroits* n'était qu'un modeste restaurant de campagne à moins de cinq cents mètres du Gymnase. Un matin de semaine au mois de mars, entre huit et neuf, la salle est vide et glaciale. Ça pue le tabac froid des joueurs de jass de la veille. Je revois la scène. Voici le dialogue dont j'ai gardé le souvenir. Quarante ans après, je ne garantis pas l'exactitude de chaque mot⁵. Mais j'atteste de l'authenticité, de l'étonnement et de l'émotion que chacune des phrases m'a laissés.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé hier soir ? Tu nous as *foutu* une belle *trouille* ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Un coup de fatigue ? Une fringale ? Une chute de tension ? Qu'a dit le docteur B. ?

Sourire amusé :

– B. m'a déclaré en parfaite santé. Et s'il ne l'avait fait, je l'aurais affirmé à sa place ! Je me porte comme un jeune homme...

– Pourtant ? Hier soir...

– Rien du tout... Une bêtise. Un refus d'obstacle. Un simple refus d'obstacle !

Un silence.

5 Certaines approximations contenues dans le souvenir que j'ai de ce dialogue seront précisées, voire corrigées, dans les pages qui suivent.

Evidemment, je ne comprends pas. Quel refus ? Quel obstacle ?

Il allume une Camel et, de but en blanc, sur un ton neutre et banal, il balance :

– En fait, je suis né en Chine. A Shanghai.

Et sans me laisser le temps de montrer ma stupéfaction, il enchaîne :

– Mon père était chaud-de-fonnier. Il s'était expatrié en Chine où il représentait quelques maisons d'horlogerie. Ma mère était une Russe blanche, d'origine juive, émigrée en Mandchourie.

J'avoue que, sur le moment, j'avais un peu oublié mes cours d'histoire et de géographie et que les termes de "Mandchourie" ou de "Russe blanche" ne m'évoquaient que des concepts approximatifs. En bref, j'avais compris ou cru comprendre que sa mère était une juive russe réfugiée en Chine, et plus précisément à Shanghai. On verra plus tard que la réalité était un peu plus compliquée.

– Oui... Euh... C'est pas banal... Et quel est le rapport avec le concert d'hier soir ? Et avec ton malaise ?

Son esprit se concentre sur la braise de sa cigarette qu'il tourne au bord du cendrier en aluminium brun.

Un silence. Puis :

– Lorsque j'avais huit ans, à Shanghai, mon père s'est suicidé, ma mère m'a amené à La Chaux-de-Fonds, m'a déposé chez mes grands-parents paternels et a disparu de ma vie...

Peut-on en une seule phrase résumer plus crûment les douleurs d'une enfance ? Son regard reste fixé sur la cigarette dont il écrase lentement le mégot encore brûlant.

Edgar Tripet n'est pas homme à exhiber ses sentiments ni ses états d'âme. Tout en retenue, derrière son café, il parle avec une sérénité à l'opposé exact de ce que j'imagine qu'il doit ressentir à l'instant même où il évoque ce passé. Projection de ma part ou maîtrise de la sienne ? Il garde son petit sourire légendaire et ajoute :

– Je n'ai que des souvenirs confus et disloqués de mes années d'enfance en Chine.

Un nouveau silence.

– ... et alors, le refus d'obstacle ? Quel rapport ?

– Ma mère faisait partie d'un petit cercle d'émigrés russes qui avaient accueilli Chaliapine à l'occasion de l'un de ses concerts à Shanghai. Il avait passé une ou deux soirées chez nous entouré de la coterie de ma mère. J'avais cinq ans, peut-être six. A un moment donné, il s'était mis à chanter. Sa voix m'avait terrorisé. Vers la fin, il avait lancé des *Ha, ha, ha, ha, ha...*

– Je commence à comprendre...

– Mardi soir, la voix grave de cette basse chantant les mêmes *ha, ha, ha, ha, ha* du rire de *Boris Godounov* a réveillé ce souvenir douloureux. Je l'avais sans doute relégué, comme d'ailleurs toute cette partie de ma vie, dans des endroits oubliés de ma mémoire. Hier soir, mon corps s'est arrangé pour que je n'aie pas à subir une deuxième fois cette blessure...

Nous buvons notre café et nous mangeons en silence le croissant traditionnel. Je brûle de lui poser les mille questions qui se pressent en vrac dans mon esprit. Je pressens bien que derrière ces quelques phrases dites sur un ton anodin devait se dissimuler un début de vie chaotique et probablement malheureux. A l'évidence, il le sent car il ajoute :

– Bof... Tout cela est sans importance. Juste un malaise...

Il faut dire que ma mère était à moitié folle et que mes grands-parents ont rempli leur rôle bien mieux qu'elle ne l'aurait fait.

A ce moment-là, entrent deux cantonniers. C'est la pause des dix-heures... Nous restons un long moment sans parler.

Puis il allume une nouvelle Camel et reprend le fil de sa pensée :

– Mais je ne t'ai pas dit le plus étonnant.

– Oui ?

– Hier soir, lorsque je suis revenu à la surface, j'avais au-dessus de moi le visage du docteur B.

– Oui. Et alors ?

– Il y a une quinzaine d'années, j'ai contracté une encéphalite qui m'a valu plusieurs semaines de coma à l'hôpital de la ville. Lorsque je me suis réveillé et que j'ai commencé à y voir clair, j'ai aperçu le visage du médecin-chef, le docteur C. et, à ses côtés, celui d'un jeune médecin stagiaire.

Il cesse de jouer avec sa cigarette et me regarde droit dans les yeux. Il retient ses mots un court moment comme pour accentuer l'effet de surprise :

– C'était le docteur B. ! Il souriait et m'a dit : « Monsieur Tripet, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? »

– Et alors ? Que lui as-tu répondu ?

– ... écouter le *Requiem* de Mozart !

Et après un nouveau silence :

– En fait, le programme de ce concert reliait en une soirée mes deux naissances : celle de Shanghai avec le *Boris Godounov* et celle à 30 ans avec le *Requiem*. Etonnant, non ?

Je ne sais pas s'il a vraiment prononcé cette phrase-là. Mais c'est celle-là que j'ai entendue. Et qui m'a fait comprendre pourquoi, la veille, il avait perdu pied, au sens littéral de l'expression.



Chaliapine dans le rôle de Boris Godounov / Musica et memory

Le père

1918. La Première Guerre mondiale se termine.

A la veille du conflit, La Chaux-de-Fonds, petite ville industrielle de l'Arc jurassien, est en plein développement. Elle est devenue en quelques décennies un centre important de production et du commerce de l'horlogerie. Longtemps basée sur le système de l'établissage⁶, la fabrication de la montre se mécanise peu à peu dans des manufactures qui ne cessent de se développer. On crée des écoles d'horlogerie, de commerce et d'arts appliqués⁷. L'apprentissage est mieux encadré. Le besoin de main-d'œuvre attire une population nombreuse venue en particulier de la Suisse alémanique. La ville va jusqu'à s'enorgueillir du titre de Métropole horlogère. Le protestantisme fait bon ménage avec le positivisme d'Auguste Comte : *Paix, Concorde, Liberté, Progrès, Succès, Avenir, Commerce, Industrie*, deviennent des noms de rues... Mais aussi, sagesse paysanne, *Epargne* et *Prévoyance* !

Quatre années de guerre mondiale et les révolutions de Russie et d'Asie ont mis à mal cette industrie tournée presque exclusivement vers l'exportation.

Dès la signature de l'armistice, les horlogers ont hâte de réanimer leurs réseaux commerciaux interrompus par le conflit. Tout est à refaire. Il faut notamment renouer les

6 L'établissage consistait à produire des montres en divisant le travail de fabrication en petites unités spécialisées et indépendantes et à réunir l'ensemble des pièces au dernier moment pour la finalisation du produit. Il permettait le travail à domicile à temps complet ou partiel, notamment dans les campagnes pendant l'hiver.

7 Bijouterie, gravure, graphisme. Une montre c'est d'abord un habillage !

liens avec la Chine : le régime impérial vient de s'effondrer au profit d'une jeune République, encore incertaine, mais qui ouvre la perspective d'un marché gigantesque avec ses 460 millions d'habitants, le quart – déjà – de la population mondiale.

La Vulcain, prestigieuse fabrique d'horlogerie⁸, propriété de la famille Ditisheim⁹, ne trouve aucun représentant expérimenté. Quel homme, – ou quelle femme ? – marié, avec peut-être des enfants, oserait prendre le risque d'aller s'établir à Shanghai, porte d'entrée du commerce avec la Chine mais l'une des villes les plus agitées du monde, sinon la plus dangereuse, à la réputation sulfureuse avec ses fumeries d'opium, ses bordels, ses tripots et ses triades¹⁰ ? Sans compter la situation politique pour le moins instable...

Un jeune homme à peine sec derrière les oreilles se présente pour tenter l'aventure. Il vient d'obtenir son diplôme à l'Ecole supérieure de commerce de la ville. Même si la guerre n'a pas directement touché la Suisse, toute l'économie tourne au ralenti, et pour les jeunes qui finissent leur formation, les postes de travail sont rares. Lorsqu'on est le quatrième enfant d'une famille modeste, il faut trouver un emploi le plus vite

8 La manufacture Vulcain est fondée en 1858 à La Chaux-de-Fonds. En 1889, à l'Exposition universelle de Paris, le jury décerne la médaille de bronze à M. Ditisheim, pour sa montre à complication « La vallée de l'Arve », une pièce en or avec décor émaillé qui abrite une grande et petite sonnerie astronomique, une répétition minutes et un calendrier perpétuel. En 1929, la marque obtient le grand prix d'horlogerie de l'Exposition universelle de Barcelone. Après de nombreux aléas, en 2002, la marque est à nouveau recréée et est diffusée par les horlogers de tradition en Europe et ailleurs. (D'après Wikipédia)

9 La communauté juive, installée à La Chaux-de-Fonds dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, a joué un rôle moteur dans le développement industriel, sportif et culturel de la ville. La grande synagogue est inaugurée 1896. De nombreuses institutions (musées, théâtre, conservatoire, salle de musique, etc.) ont bénéficié d'un mécénat généreux.

10 Héritières des sociétés secrètes de lutte contre la dynastie des Qing, elles sont devenues au début du XX^e siècles de véritables mafias qui contrôlent les trafics de l'opium et, souvent, les autorités politiques. Dès 1949 elles sont déclarées hors-la-loi par le régime communiste.



possible. Le jeune homme n'hésite pas. Il lui faut un travail, il partira. Téméraire? Inconscient? En tous cas, courageux!

Il se nomme Charles-Edouard Tripet. Il n'a pas 18 ans.

Sa famille est à l'image des milieux ouvriers du début du XX^e siècle. Protestantisme rigoureux, morale vertueuse et éducation sévère n'empêchent pas des liens familiaux étroits, empreints de tendresse et de générosité. On fait la prière avant chaque repas et tous les soirs on lit la Bible en famille.

Léon-Félix, le père, est né en 1861 dans une famille de cinq enfants, paysans de montagne dans une ferme sur les hauts de la ville. Après plusieurs petits boulots dans l'horlogerie, il est engagé comme gérant aux entrepôts de *La Conso*, abréviation populaire de la *Société de Consommation*, libellé qui n'a rien à voir avec l'acception moderne de ces termes mais qui désignait, à l'époque, une société coopérative¹¹ qui réunissait

¹¹ A ne pas confondre non plus avec la Société coopérative, abrégée «La copè» née à la même époque et qui, elle, a survécu sous le nom actuel de COOP.

un ensemble de magasins de quartier : épiceries, boulangeries et autres boucheries. Emploi stable, salaire modeste.

Tous les dimanches, il se rend à pied au culte au Grand-Temple, à l'autre bout de la ville, plutôt qu'au temple de l'Abeille à cent mètres de chez lui mais de construction trop récente pour qu'il y retrouve l'atmosphère et la spiritualité de son enfance et de son instruction religieuse.

La mère, Wilhelmine, née Haenni, est fille d'un forgeron et maréchal-ferrant, venu de Suisse alémanique, d'Argovie plus précisément, et dont Léon-Félix vantera le travail bien des années plus tard devant son petit-fils, en passant devant la Synagogue : « Regarde, Edgar, ces portails et cette barrière en fer forgé... C'est l'œuvre de ton arrière-grand-père ! »

Charles-Edouard Tripet est le cadet de quatre enfants : l'aîné, Léon-Emile, sera pasteur – par ailleurs excellent violoniste et parrain du futur Edgar. Après des études brillantes de théologie à Neuchâtel puis à Bâle, il refuse la carrière universitaire qu'on lui propose au profit d'un pastorat paroissial, à Berne d'abord, puis à Dole, pour se terminer à Tramelan. Choix qui n'est sans doute pas sans rapport avec son éducation où la modestie et le service sont les valeurs supérieures au prestige d'une profession ou à la réussite sociale.

« Pour lui, être pasteur, c'était être le berger au milieu du troupeau. En même temps c'était un redoutable intellectuel, ouvert à la modernité. Sa bibliothèque emplissait son appartement du plancher au plafond... J'ai beaucoup puisé dans ses rayons. »

Suivent deux filles : Marie, légèrement handicapée, restera vivre auprès de ses parents, et Louise – qui travaille à la Vulcain et qui a peut-être joué un rôle dans l'engagement

de son frère – épousera... un pasteur cela va de soi ! Edouard Urech, un pasteur à la forte personnalité et à la grande barbe, porteur d'un protestantisme conservateur qui marquera des générations de catéchumènes !

La famille habite, dans la maison des entrepôts de la Conso située dans la ville en damier, un appartement modeste typique de ces années-là : poêle à bois, WC à l'entre-étage, pas de salle de bain ni autre luxe réservé aux classes aisées...

Voilà en quelques mots le milieu dans lequel le jeune Charles-Edouard Tripet a baigné depuis sa naissance et qu'il va quitter en s'embarquant pour l'autre bout du monde, un monde qui, vu de La Chaux-de-Fonds, devait représenter et réunir toutes les tares, mais aussi tous les risques et les dangers, dont la famille avait essayé de prémunir le fils cadet.

Qu'en pensaient le père, la mère, et les deux pasteurs de la famille en voyant ce gamin partir pour l'une des capitales mondiales du vice et de la dépravation ?

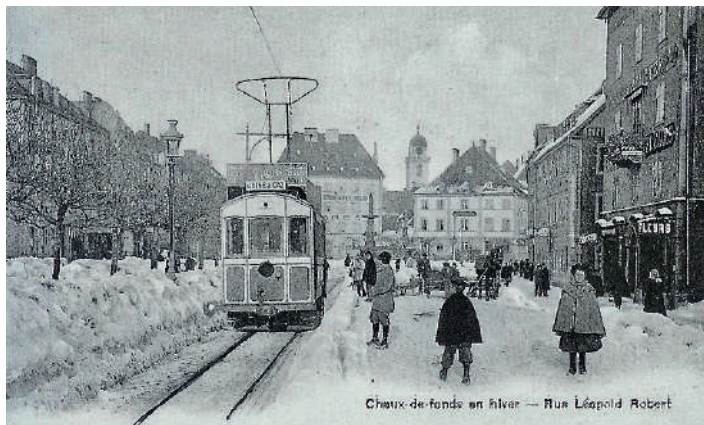
« En sortant de l'école, il faut bosser. Faut trouver un boulot. Ce boulot-là se présente. Un vieux, un type sensé, un homme marié ne veut pas y aller. Lui, ce grand gamin, il y va. Avec sa valise des montres Vulcain. Pour mes grands-parents, c'était normal. Le travail, c'est la chose essentielle, puisque c'est cela qui permet de vivre. Alors il est parti là-bas. Je sais pas... mais ça a dû être dur de passer d'une famille très protestante à la capitale de la perversion d'Extrême-Orient... »

Des parents qui n'auront certainement pas ménagé leurs prières et trouvé dans leur foi des raisons de se rassurer et d'espérer le meilleur pour ce fils cadet – et préféré ! « Que Dieu te protège ! »

La route de l'Est, par le canal de Suez, présentant trop de risques, Charles-Edouard choisit la route de l'Ouest, la plus longue, pour rejoindre Shanghai : l'Atlantique, les Caraïbes, le canal de Panama – qui vient de s'ouvrir – le Pacifique, le Japon... On ne connaît pas exactement la durée de la traversée mais il est probable qu'elle ait été d'au moins deux mois !

Quel voyage pour un jeune homme qui n'était jamais sorti du carcan familial et de l'étroitesse de son petit pays ! Quelles découvertes ! Quelle fièvre ! Quel sentiment de liberté ! On peut imaginer sa stupéfaction et son enthousiasme à découvrir la taille du Monde... Et celle de la ville de Shanghai !

Lorsqu'il quitte sa ville,



La Chaux-de-Fonds en hiver, rue Léopold-Robert / Inconnu

et qu'il arrive à Shanghai...



Concession française. Nanking Road



Concession française, Bur Kith road 1923 / Photo Chs-E.Tripet

Mais, au fait, quelle est cette Chine de 1918 dans laquelle Charles-Edouard Tripet plonge ? Il vaut la peine de s'y arrêter quelques instants pour comprendre la suite...



Chs-E.Tripet. Photo Atelier Ah Fong, Shanghai & Wei-Hai-Wei, 1920

La Chine 1918 - 1938

L'image de Confucius régnait sur une Chine immobile où l'on enseignait aux pauvres à supporter avec résignation le fardeau de la peine, de la faim, de la rapacité des hobereaux de village, parce qu'il en avait toujours été ainsi – et qu'il en sera toujours ainsi. « Notre sort dépend du ciel immuable ». Il fallait que l'enfant se satisfasse de la réponse du vieil Empereur.

Claude Roy

Premières clefs pour la Chine, 1950

A droite, sous les oriflammes couvertes de caractères : « Plus que douze heures de travail par jour ». « Plus de travail des enfants au-dessous de huit ans », des milliers d'ouvriers des filatures étaient debout, accroupis, couchés sur le trottoir dans un désordre tendu. L'auto dépassa un groupe de femmes réunies sous la bannière « Droit de s'asseoir pour les ouvrières ».

André Malraux

La Condition humaine, 1927

Comprendre et écrire en quelques lignes et même en quelques pages la situation et l'histoire de la Chine de l'Entre-deux-guerres est une gageure. C'est pourtant la période exacte

qui nous intéresse ici puisque Charles-Edouard y évoluera de 1919 à 1938.

Alors résumons la situation initiale.

Au début du XX^e siècle, l'Empire chinois et sa dernière dynastie, les Qing, vivent leurs ultimes heures, en dépit des projets de réformes qui avortent tous les uns après les autres. Les innombrables guerres civiles entre les différents gouverneurs provinciaux¹², auxquelles s'ajoutent les activités des Triades, ces gangs initiatiques maîtres du trafic de l'opium, ainsi que les mouvements révolutionnaires plus ou moins clandestins visant à renverser le pouvoir impérial, sans oublier les invasions, tentatives d'invasion ou colonisations étrangères – Japon, Russie, Grande-Bretagne, Etats-Unis, Allemagne, France – tout concourt à rendre cet immense territoire ingouvernable.

L'Empire est à bout, le peuple à genoux.

Claude Roy résume parfaitement la situation : évoquant une réunion en 1919 (l'année donc de l'arrivée de Charles-Edouard...) de l'un des premiers groupes révolutionnaires communistes, il écrit :

« ... ils ont derrière eux l'image des campagnes ravagées par la famine, des métayers courbés sous le fardeau des hobereaux terriens, pillés par les soudards, assassinés par les féodaux. Ils connaissent la misère des dockers de Canton et de Shanghai, la rapacité des hommes d'affaires étrangers et la ruse de leurs complices, les affairistes de la grande bourgeoisie chinoise. »¹³

Tentons alors un bref parcours¹⁴.

12 On dénombre à la fin du XIX^e siècle jusqu'à 170 conflits !

13 Claude Roy, *Premières clefs pour la Chine*, Les Editeurs Français réunis, 1950

14 Les paragraphes suivants sont inspirés de l'article « Chine » de Wikipédia.

1911 - 1912

Frustrés par les résistances de la cour impériale aux mutations de la société, de jeunes fonctionnaires, officiers et étudiants, inspirés par les idées révolutionnaires de Sun Yat-sen¹⁵, commencent à envisager le renversement de la dynastie Qing au profit d'une république. Une révolte militaire, le soulèvement de Wuchang, le 10 octobre 1911 à Wuhan, déclenche la révolution Xinhai, qui entraîne l'abdication du dernier empereur Qing, Aixinjueluo Puyi¹⁶. Un gouvernement provisoire est formé à Nankin le 12 mars 1912, présidé par Sun Yat-sen. La République de Chine est proclamée – une république fragile et objet de vicissitudes permanentes jusqu'à la fondation par Mao de la République populaire de Chine en 1949. Sun crée le *Kuomintang*, le premier parti nationaliste chinois qui jouera un rôle de premier plan tout au long de ce premier demi-siècle.

1913 - 1916

Très vite, sous la pression des militaires, Sun Yat-sen doit céder son poste au général Yuan Shikai. Celui-ci abolit la République et ses organes à peine nés et tente de se faire proclamer empereur. Il rencontre une opposition déterminée chez ses subordonnés, doit abandonner son projet avant de mourir en 1916, laissant le pouvoir vacant.

1916 - 1925

A sa mort commence une nouvelle période d'instabilité : c'est la période dite des « Seigneurs de la guerre ». Les principaux généraux et chefs de guerre chinois se battent pour se tailler leur propre domaine de souveraineté. Ces Seigneurs de

15 1866-1925. Révolutionnaire et homme d'Etat chinois. Il est considéré comme le père de la Chine moderne.

16 C'est le sujet du film de Bernardo Bertolucci *Le Dernier Empereur*.

la guerre se partagent et se disputent le nord de la Chine, avec un gouvernement réactionnaire à Pékin, tandis que le gouvernement républicain, emmené à nouveau par Sun Yat-sen et le *Kuomintang*, établis à Canton, contrôle le sud, et tente de reprendre la maîtrise de l'ensemble du territoire. Sun bénéficie notamment de l'aide matérielle de l'Union soviétique qui envoie des conseillers politiques et il s'allie au PC chinois créé à Nankin en 1919 sous l'égide et avec l'appui de Lénine et du *Komintern*¹⁷.

En 1923, Sun Yat-sen fonde à Canton l'académie militaire de Huangpu, destinée à former une armée chinoise moderne : le général Tchang Kaï-chek¹⁸ en prend la direction.

1925 - 1927

À la mort de Sun Yat-sen en 1925, Tchang Kaï-chek, prend de manière quasi naturelle la succession, s'impose au *Kuomintang* et, depuis Nankin, se lance dans une vaste opération militaire, l'*Expédition du Nord*. Après avoir vaincu les Seigneurs de la guerre du sud et du centre, il obtient l'allégeance formelle de ceux du nord.

Il lui reste à prendre le contrôle de Shanghai, la ville internationale, avec ses deux concessions étrangères (nous y reviendrons plus loin) et sa partie proprement chinoise dominée par les triades et des autorités locales corrompues. Il passe une alliance avec les communistes qui s'y sont déjà bien implantés, notamment dans les docks, et ont développé un réseau prêt à agir.

17 L'Internationale communiste, souvent appelée IC ou Troisième internationale, ou encore Komintern, d'après son nom russe, était une organisation née de la scission en 1919 de l'Internationale ouvrière sous l'impulsion de Lénine et des bolcheviques. Elle regroupait les partis communistes partisans du nouveau régime soviétique, beaucoup étant issus de divisions au sein des partis socialistes et sociaux-démocrates de la Deuxième Internationale.

18 Tchang Kaï-chek (1887-1975), avec le titre de généralissime, dirigera de fait la Chine de 1925 à 1949, avant de devenir jusqu'à sa mort le président de la « République de Chine » à Taïwan.

Mars 1927

Dès le 21, les cellules communistes et leurs quelques fusils prennent d'assaut les postes stratégiques tenus par le gouvernement local, sa police et son armée. En quelques heures, ils ont la situation en mains et le 22 mars Tchang Kaï-chek peut entrer dans la ville sans coup férir. La victoire remportée, il se retourne contre les communistes. Inquiet de leur puissance et craignant une concurrence trop forte à son pouvoir, il exige des rouges qu'ils rendent leurs armes. Aidé en cela par les Occidentaux occupant les concessions et par les milieux d'affaires chinois qui espèrent l'éclatement du *Kuomintang*, il fait assassiner le 12 avril 1927 des milliers d'ouvriers et dirigeants communistes par la *Bande Verte*, une triade secrète qui contrôlait la quasi-totalité de l'activité criminelle de Shanghai¹⁹. Tchang est désormais le maître du jeu. En quelques années, il met en place un régime dictatorial, mélange de confucianisme et de fascisme.

Entre-temps, le premier congrès du Parti communiste chinois (PCC) s'est tenu le 23 juillet 1921 dans la concession française de Shanghai, réunissant une cinquantaine de membres et treize délégués des provinces, dont celui de la province de Hunan, un certain Mao Tse-Toung²⁰.

Les événements de mars 27 seront à l'origine d'une guerre fratricide entre le *Kuomintang* et le *Komintern*, donc entre le généralissime Tchang Kaï-chek et le révolutionnaire Mao, qui ne prendra fin que par la victoire définitive du second, la fuite du premier à Formose (Taïwan) et la proclamation de la République populaire de Chine, le 1^{er} octobre 1949. Mais cela est une autre histoire qui déborde le cadre de notre sujet.

19 Ces faits font l'objet du roman de Malraux, *La Condition humaine*.

20 Comme on écrivait son nom à cette époque-là.

1927-1938

Aux combats auxquels se livrent ces deux chefs et leurs armées respectives²¹, il faut ajouter, en 1931, les prémisses d'une deuxième guerre sino-japonaise, qui commence, en 1932, par l'invasion de la Mandchourie par l'Armée impériale japonaise puis, dès 1937, se poursuit par l'occupation du reste du territoire chinois, notamment de la ville de Shanghai. Deux événements qu'on retrouvera plus loin.

« Il faut lire les textes japonais de l'époque. Au-delà de l'enjeu de la Mer de Chine, ils se croyaient destinés à dominer le monde. Ils étaient dans un délire mégalomaniste, pire qu'Adolf... L'empereur du Japon devait être l'empereur du monde. »

21 En 1930, Tchang Kaï-chek met à prix la tête de Mao : 250'000 dollars. Mao a répondu en mettant à prix celle de Tchang : il n'en offre qu'un dollar.

Les concessions étrangères en Chine

Les concessions étrangères sont des zones situées à l'intérieur de villes chinoises qui sont placées sous administration étrangère pour une durée déterminée. Ce ne sont pas des colonies et elles demeurent sous souveraineté chinoise. La concession est administrée par un conseil municipal surveillé par le consul général de la puissance étrangère.

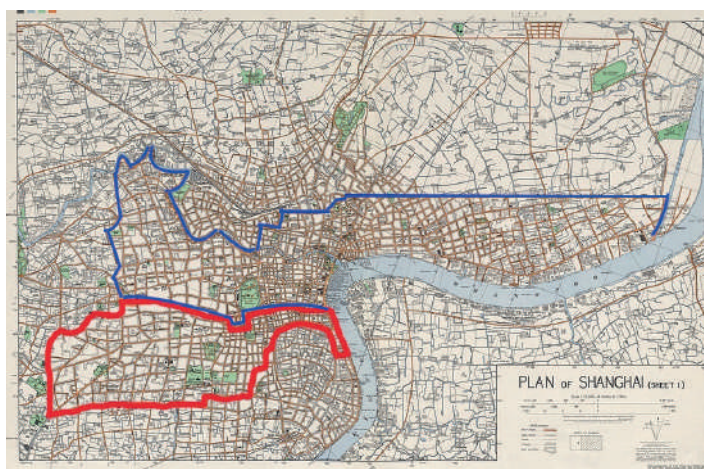
Aux XIX^e et XX^e siècles, la Chine en comptera une vingtaine au profit de huit puissances étrangères dans dix villes portuaires. Shanghai en compte deux : la concession internationale (de fait américano-britannique) et la concession française, concédées respectivement en 1846 et 1849. Concrétisation de cette Europe triomphante qui va jusqu'à prendre pied dans l'un des plus vieux empires de l'Orient...

Au premier chapitre de son livre *Dans le jardin des Aventuriers*, Joseph Shieh²² résume ce qu'était la vie dans les concessions au cours des années 1920 et 30 :

« La ville de Shanghai concentrait tous les excès. Les plaisirs nobles étaient à disposition des Européens et des riches : les meilleurs spectacles, les derniers films, les plus célèbres acteurs du monde entier se pressaient à Shanghai pour s'y produire. Les tentations les plus diaboliques ruinaient les aventuriers et tuaient les pauvres : fumeries d'opium, belles de nuit, tripots en tout genre, casinos, champs de courses proposaient leurs charmes troubles aux démunis comme aux milliardaires. Shanghai était alors le paradis des riches et l'enfer des pauvres. »

22 Né en 1904, donc contemporain de Charles-Edouard Tripet, Shieh voit le jour à Shanghai d'un père chinois, Xi, qui a occidentalisé son nom en Shieh, et d'une mère sino-anglaise. Il a passé toute son enfance dans la concession française et s'engagera plus tard dans la police française de la concession. *Dans le jardin des Aventuriers* est publié en français aux éditions du Seuil en 1995, avec la collaboration de Marie Holzman.

« Surnommée à juste titre *Le jardin des Aventuriers*, ma ville natale offrait généreusement asile aux princes russes désargentés comme aux politiciens détrônés, aux commerçants juifs comme aux filles de joie de toutes les couleurs, mais cette prospérité futile entraînait son lot de misères. Enlèvements, assassinats, trafics clandestins, règlements de compte tissaient la trame sur laquelle venait se dessiner les prémices de la révolution chinoise. J'ai vécu dans cet univers factice et violent. »



Shanghai en 1920, avec, le long de la rivière Huangpu, la concession française en rouge et la concession internationale en bleu

C'est dans cet univers-là que Charles-Edouard Tripet devra se démener vingt années durant.

Ces territoires sont à l'origine de somptueux édifices de style européen : banques, compagnies coloniales, administrations des douanes, hôtels prestigieux...



Shanghai Le Bund 1930 / Wikipedia commons



Consulat de France au début du XX^e siècle / Carte postale

Comme en témoignent les chiffres suivants, tout “étran-gères” qu’elles soient, ces concessions sont en très grande majorité peuplées de Chinois, souvent pauvres, et dont une bonne partie vit, sans s’y mélanger, de la présence – ou au service – des Occidentaux : domestiques, *coolies*, gardiens d’immeubles, serveurs, coiffeurs, artisans, boutiquiers, res-taurateurs, vendeurs de rue, tireurs de pousse-pousse, prosti-tuées... sans oublier les trafiquants en tout genre !

En 1932, la concession internationale compte un million d’habitants dont environ 45’000 étrangers, essentiellement des Américains, des Britanniques, des Français, des Japonais, des Italiens, des Russes et des Allemands.

La concession française en recense un demi-million, dont environ 20’000 étrangers, parmi lesquels 8 200 Russes (dont de très nombreux juifs) et seulement 1 430 Français. Elle est dirigée par le consul de France et ses citoyens bénéficient de l’entier du droit français.

Dès 1937, l’occupation de Shanghai par les troupes japo-naises force des dizaines de milliers de Chinois à se réfugier dans les concessions. L’accord sino-britannique de février 1943 instaure la restitution de la concession internationale à la Chine, tandis que le 30 juillet 1943 le consul général Ro-land de Margerie remet les clefs de la concession française au maire de Shanghai.

C’est un accord franco-chinois qui met officiellement fin à la concession française de Shanghai le 1^{er} mars 1946.

La victoire en 1949 du parti communiste chinois contrain-dra les étrangers à évacuer la ville.

Le père, la vie d'un colon

Voilà donc dans quel climat historico-politico-social le jeune Tripet arrive à Shanghai, avec pour bagages son éducation protestante et son diplôme portant sur « l'étude des langues, le calcul commercial et la science des comptes »²³.

« Quand mon père quitte La Chaux-de-Fonds, il part à la conquête d'un marché. Il arrive dans les affres de la jeune République chinoise... »

Si la concession française est un espace relativement protégé et en marge des bouleversements qui déchirent le pays, il n'en reste pas moins que la menace est présente tout autour de la frontière virtuelle qui sépare, en pleine rue, la France de la Chine. Et puis, cet état, au mieux d'instabilité politique, au pire de guerre civile tantôt souterraine, tantôt au grand jour, n'est guère favorable aux affaires ni donc à la vente des montres chaux-de-fonnières.

Avant de voir comment Charles-Edouard se glisse dans ce milieu et y fait sa place, tentons un bref portrait de l'homme.

« Mon père était un bel homme, grand, sportif, très tendre et très doux. Il a beaucoup compté pour le gosse que j'étais... »

Les photos de l'époque le montrent effectivement à son avantage : très élégant, avec une touche de dandysme colonial dans ses complets blancs.

²³ « L'Ecole de commerce de La Chaux-de-Fonds », dans le journal La Fédération Horlogère du 7 juillet 1901.



A Shanghai, 1919



Sur le S/S Angers - Octobre 1925

On a peu d'éléments sur la vie de Charles-Edouard entre son arrivée à Shanghai et la naissance de son fils 11 ans plus tard.

Comment s'adapte-t-il ? Comment met-il en œuvre le travail pour lequel il est mandaté ? Comment occupe-t-il ses journées, ses loisirs ? Qui fréquente-t-il ?

On ne peut reconstituer ces années-là qu'à travers les quelques photos qu'il a laissées et les rares lettres conservées qu'il envoyait à ses frères et sœurs ou à son cousin Philippe. Toute la correspondance avec ses parents a malheureusement disparu au moment du décès de ceux-ci.

Lorsqu'il arrive à Shanghai, il n'est pas parachuté au milieu de nulle part. Il est accueilli par le comptoir Ullmann & Co, autre entreprise d'horlogerie de luxe de La Chaux-de-Fonds, qui a magasin et bureau sur Nanking Road, l'artère principale de Shanghai, à la limite des deux concessions, centre des affaires et du beau monde²⁴.

²⁴ La fabrique d'horlogerie J. Ullmann & Co a été fondée vers 1880 par Jacques Ullmann à Fleurier avec un bureau et une usine à La Chaux-de-Fonds, la Jack Watch Factory (1905) et des succursales à Hong Kong, Shanghai et Tianjin (ou Tientsin), le port de Pékin. Elle était spécialisée dans les chronographes de poche.



Comptoir Ullmann & Co

Il lui faut en priorité retrouver les marchands chinois et remettre en place les canaux de distribution d'avant-guerre. Son éducation protestante, avec son sens du devoir et de la responsabilité, lui est à coup sûr un atout précieux pour ce travail qui exige de lui, bien que très jeune homme, engagement, organisation et débrouillardise.



Chronographe de poche J.Ullmann & Co
Cadran gravé « Chaux-de-Fonds Hong-Kong Shanghai »

Il fait des allers et retours de Shanghai à Nankin, la capitale de la jeune République située à 300 kilomètres en amont sur le Yang-Tsé-Kiang, et, avec Canton, le troisième pôle du commerce chinois.

« Il est vite arrivé à faire son trou. Il y avait suffisamment de riches Chinois pour acheter des montres suisses. Shanghai à elle toute seule représentait déjà pas mal de poignets à habiller ! »

Au début des années 20, le commerce mondial est en pleine croissance. L'horlogerie suisse, les montres Vulcain et leur représentant à Shanghai, en profitent largement.



Vulcain 1925
Photo : La clinique horlogère

Bientôt Charles-Edourd pourra acquérir sa propre voiture.

Si l'on en croit les photos des pages suivantes – qu'il envoie dès 1919 à ses parents – il réussit assez vite à se couler dans le moule de la vie coloniale : excursions, chasse, cheval, amis, clubs...

Sans oublier les vêtements au goût et à l'élégance du lieu et du temps, ni bien sûr le signe de reconnaissance des empires coloniaux européens dès le XIX^e siècle : le célèbre casque.



Première photo envoyée à ses parents, intitulée au dos : « Souvenir de Charles (à droite), Janvier 1919 ». Il a déjà adopté le casque et la tenue coloniale.



En décembre 1919, il note :
« Souvenir d'une chasse rentré bredouille »



Puis, dès 1923, on le voit régulièrement à cheval. Costume blanc, cravatte et chapeau !



Au dos : « Mangeant des œufs panés, A mon cher Papa. »



*Souvenir de
St Georges
Shanghai, 4/5/19
Charles Edouard*

*Charles Ed. Tripet
Par M^{re} J. Ullmann & Co
Nanking Road 38
Shang-Hai
Chine*



Balade à Wosing, 7 février 1921.

Bref, Charles-Edouard Tripet joue bien son rôle. Et ne manque pas de communiquer son adresse de prestige.

Le Chaux-de-Fonnier issu d'une famille modeste et qui n'est jamais sorti de sa haute vallée avant ses 18 ans semble parfaitement à l'aise dans son nouveau milieu et ses nouveaux costumes.

« Rien ne lui manque » si l'on en croit une courte phrase de son patron qui l'a rencontré à Shanghai en 1924. Dans une lettre de Singapour adressée à ses parents, Maurice Ditisheim – qui deviendra vingt ans plus tard un ami proche de la famille – écrit :

« J'ai toujours omis de vous dire que j'avais vu le frère de Mademoiselle Tripet. Il était souriant, du mieux disposé, et a voulu plusieurs fois m'inviter à manger. Je n'ai pas pu le revoir avant mon départ pour lui demander s'il avait des... (illisible) pour Chaux-de-Fonds : il faisait partie du corps des volontaires européens et était justement mobilisé (c'était au moment où l'on annonçait la retraite sur Shanghai d'un des généraux chinois). Vous pouvez donner à Mademoiselle Tripet les nouvelles les plus rassurantes au sujet de son frère. Il se plaît beaucoup, et je crois que rien ne lui manque. »

« Mademoiselle Tripet », c'est bien sûr Louise, la sœur de Charles-Edouard qui, on l'a déjà dit, travaille aussi à la Vulcain et que connaît donc Maurice Ditisheim.

Les montres suisses, en majorité chaux-de-fonnières en ce temps-là, se vendent bien.

Durant dix ans et avant qu'un événement fortuit mais à l'origine de ce texte ne se produise, Charles-Edouard Tripet vit la vie d'un colon avec les obligations, les libertés et les comportements convenus qu'elle entraîne.

Plus de dix ans de célibat dans la ville de tous les excès... Comment son éducation protestante résiste-t-elle aux tentations de la vie des colonies ?

Plutôt bien si l'on en juge par les résultats de ses affaires qui lui permettent, outre les loisirs que l'on aperçoit sur les photos, de prendre au moins deux fois de longs congés pour revenir en Europe saluer sa famille. Une première fois en 1925 comme en témoigne cette image sur le paquebot S/S Angers, Marseille-Shanghai, d'octobre 1925, et les quelques clichés qu'il a pris de ses parents dans une pâture jurassienne au cours de la même année (voir plus loin). Et une seconde fois en 1930. Mais c'est une autre histoire.

Même si l'immense majorité de la population chinoise vit dans la plus grande pauvreté, les riches sont suffisamment nombreux pour constituer un marché considérable ouvert aux objets de luxe occidentaux. Sans oublier qu'à l'époque, le port de Shanghai est la plaque tournante de tous les échanges – de marchandises comme de personnes – entre l'Occident et l'Orient.

Donc le commerce roule. Mais la résistance à la facilité de la vie coloniale a ses limites. Dans une lettre à son frère du 2 avril 1930, il revient sur ces dix dernières années non sans une certaine amertume ni certains regrets :

« J'ai passé par bien des hauts et des bas, ici en Chine, ce n'est pas toujours que j'avais les moyens même de vivre comme je le faisais. »

Ou encore plus loin :

« Malheureusement j'ai eu pas mal de vicissitudes et n'ai pas toujours suivi les principes et préceptes inculqués par nos parents. »

Mais, écrit-il encore, j'ai beaucoup changé et je ne suis plus un petit jeune homme depuis longtemps.

« Je ne suis pas plus mauvais qu'un autre, mais pas meilleur non plus. Les colonies ne sont pas faites pour les enfants, j'y suis venu trop jeune »

Et il ajoute entre parenthèses :

« Ceci entre nous, car autrement maman se le reprocherait. »

Ce qui confirme bien que ses parents ne se sont jamais opposés à son départ ! Maman **se** le reprocherait, et non Maman **me** le reprocherait !

La Compagnie des Volontaires de Shanghai

L'une des activités les plus singulières et inattendues pour un enfant de La Chaux-de-Fonds, c'est à coup sûr de se retrouver enrôlé au grade de sous-officier dans cette Compagnie des Volontaires de Shanghai, à laquelle fait allusion Maurice Ditisheim dans la lettre citée plus haut. Et d'être ainsi amené, en pleine guerre civile chinoise, à défendre un territoire français et des populations qui lui sont étrangères !

Sur les photos des années 20 qu'il envoie, Charles-Edouard a un petit air de fierté qui témoigne du plaisir qu'il prend à cet engagement. Son devoir militaire de bon citoyen suisse, en quelque sorte !

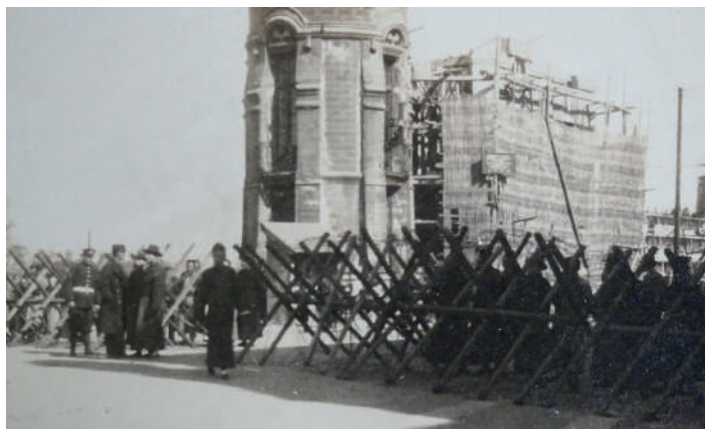


Charles-Edouard Tripet est le troisième depuis la droite



Fusils à baïonnettes et voitures blindées.

Les checkpoints et leurs barricades hérissées de longs pieux entrecroisés sont de véritables ouvrages de défense militaire. Il faut filtrer tous ceux qui, fuyant les combats fratricides et leur lot de misère, tentent de trouver refuge en terrain protégé.



De garde à Tou-se-sue. Février 1924



Au dos de la photo : « Notre Compagnie. Guerre civile de Chine. Volontaires Français. Poste de Sikawai-Tousei, Shanghai, début 1924 » On reconnaît Charles-Edouard au premier rang, troisième depuis la gauche.



Le parvis est celui de la Cathédrale Saint-Ignace, l'une des plus importantes de la ville. Elle a été construite par les Jésuites entre 1905 et 1910. C'est à l'époque la plus grande cathédrale d'Extrême-Orient. Elle peut contenir jusqu'à 2500 fidèles. (D'après Wikipédia)

Chacun de ces hommes, à l'instar de ceux de l'armée suisse, garde ses armes à son domicile.

« Il y avait un petit coin où mon père cachait ses armes. J'y allais de temps en temps... A côté des fusils, accroché au mur, un très beau sabre avec une lame aiguisée et courbée, un katana, qui m'impressionnait beaucoup. C'est avec ça que les Chinois et les Japonais coupaient les têtes... »

Ces volontaires ne sont-ils là que pour la parade ou participent-ils, aux côtés de l'armées française, à la défense réelle de la colonie ?

De très rares photos prises par Charles-Edouard, au surplus minuscules et de qualité médiocre, montrent "L'armée chinoise, décembre 1923". Y a-t-il eu des affrontements ? Ou ces soldats ne faisaient-ils que passer par là ? Le fait est que ces scènes ne pouvaient se dérouler qu'à l'extérieur de la concession, mais qu'elles ont bel et bien existé.



L'armée chinoise, décembre 1923



SERVICES DE POLICE
DIRECTION

TEMOIGNAGE DE SATISFACTION

Le Colonel H. JACOMY, Commandant Supérieur des Troupes Françaises en Chine, accorde un témoignage de satisfaction à la
POLICE SPECIALE DE LA CONCESSION FRANÇAISE DE
SHANGHAI pour le motif suivant:

" Sous les commandements successifs des Inspecteurs Principaux SHERIDAN H. J., DENT R. V., et DAVIES E., assure depuis plus de 3 mois la sécurité de la Concession française pendant la nuit. Ce Corps d'élite composé de résidents appartenant à plus de 20 nationalités, est un témoignage admirable de solidarité internationale et d'union pour la défense de l'intérêt général. A constamment assuré sa mission avec un grand dévouement et un complet esprit de sacrifice malgré la chute de très nombreux projectiles provenant des bombardements anti-aériens "

P. C. de Changhai, le 29 Novembre 1937.

Le Colonel H. JACOMY, Commandant
Supérieur des Troupes Françaises en Chine,
(Signé) H. JACOMY

COPIE CERTIFIÉE CONFORME
Changhai, le 3 Mars 1938.
Le Chef de Bataillon L. FABRE,
Directeur des Services de Police
de la Concession Française de Changhai.

Monsieur TRIPET C.

Inspecteur

Poste Central

TEMOIGNAGE DE SATISFACTION, adressé à Monsieur Tripet, Inspecteur Poste Central, par le Colonel H. JACOMY, Commandant Supérieur des Troupes Françaises en Chine.

1929, l'événement improbable

L'improbabilité est à l'origine de la vie. Et donc de la vie humaine.

1929. Krach à Wall Street. Début de la grande dépression. Des effets qui s'étendront au monde entier et qui, à Shanghai, sur fond de guerre civile et d'invasion japonaise, vont rendre les affaires de plus en plus précaires,

1929. La vie de Charles-Edouard Tripet, elle aussi, bascule. Dans le renouveau et l'inconnu.

Un beau matin, alors qu'il roule avec sa voiture dans les rues encombrées de la concession, Charles-Edouard heurte une piétonne qui se retrouve à terre. Il s'arrête, sort, s'approche de la jeune femme, l'aide à se relever et finit par l'emmener à l'hôpital.

Dès le lendemain, il lui rend des visites quotidiennes...

Elle s'appelle Bella Kootikoff (orthographié aussi Koutikov). Elle est russe blanche²⁵, juive, convertie au catholicisme par un jésuite italien...

Un protestant et une catholique ne peuvent pas vivre ensemble hors mariage. Donc le 23 septembre 1929 on se marie.

Elle a vingt ans, elle est belle, blonde, séduisante, disponible... Il en a trente, beau, célibataire...

25 Le nom de *Russes blancs* désigne la partie de la population russe n'ayant pas accepté la révolution russe, ou plus spécifiquement la prise de pouvoir par les bolcheviques. L'expression englobe ceux ayant lutté contre le nouveau régime lors de la guerre civile russe au sein des armées blanches mais ne désigne cependant pas de manière exclusive les militaires engagés ; au-delà du contexte de la guerre civile, elle désigne l'ensemble des personnes ayant quitté la Russie après la révolution d'Octobre. Dans la plupart des cas, l'expression Russes blancs se réfère aux opposants monarchistes à la Russie soviétique, partisans du tsar et de la Russie impériale. (D'après Wikipedia)

Coup de foudre ? Mariage de circonstance ? Ou mariage de raison entre un homme mûr fatigué de sa solitude et une jeune fille, exilée, qui cherche à se caser ? La question reste ouverte. Chacun jugera à la fin de ce récit, en toute connaissance de cause...

« Comme quoi c'est dangereux les accidents... Et alors neuf mois après... Je ne pense pas qu'à l'époque on pensait beaucoup aux moyens d'éviter les naissances... alors, un gosse est arrivé. »

Quelque temps plus tard, dans la lettre à son frère, déjà citée plus haut, Charles annonce son mariage et la prochaine venue d'un enfant, et après avoir parlé de ses « vicissitudes » des dernières années, il précise :

« Evidemment, ma situation actuelle est complètement différente, je rentre chez moi maintenant, j'aime à retrouver quelqu'un à la maison. Quand je ne rentrais jamais avant 11 heures au mieux, toujours dehors au Cercle ou ailleurs, ma maison (deux pièces) ne m'était bonne que pour dormir ! Aussi tu comprends combien maintenant, depuis six mois, je suis différent. »

On ne saurait mieux vanter les bienfaits et les vertus du mariage !

Au printemps 1930, avec sa jeune femme, il revient en Suisse par le Transsibérien, avec une étape à Harbin, en Mandchourie, la ville d'élection de la famille Kootikoff depuis qu'elle a dû quitter la Russie après la révolution. Mais cela est une autre histoire, celle du chapitre suivant.

Une étape de la vie du colon Charles Tripet se termine.



« J'ai le souvenir d'un homme élégant et mélancolique »



1930. Plus de complet blanc ni de casque colonial. Mais un costume trois pièces classique et un homme d'affaires à son bureau.

« Aussi tu comprends combien maintenant, depuis six mois, je suis différent », écrit-il à son frère...

« Par conséquent, lui n'aura été que le fruit d'un accident de circulation sur une avenue d'une concession étrangère. Est-ce pour cela qu'il interroge ici le hasard, qu'il poursuit d'images que sa mémoire conserve ? »

Edgar Tripet, Polyptique, 2013, texte non publié

La mère

Selon Jean-Paul Aron²⁶, qui a fait une recherche sur ce sujet, la famille Kootikoff appartenait à la vingtaine de familles juives placées sous la protection immédiate du tsar. Comme c'était le souverain lui-même qui décernait ce type de privilège, elle était considérée comme faisant partie de l'aristocratie russe, en dépit de sa judéité.

C'était en particulier une des rares familles juives à jouir du droit d'exercer toutes les professions et toutes les fonctions de l'Empire.

La révolution bolchevique contraind les Kootikoff, jugés vraisemblablement trop proches de l'ex-régime impérial, à s'exiler en Mandchourie, plus précisément à Harbin.

Ici, une brève parenthèse historico-géographique s'impose.

La Mandchourie est ce vaste territoire à l'est de l'Asie dont la partie sud-ouest – la plus grande – est chinoise alors que la partie nord-est appartient à la Russie. Au sud-est, elle jouxte la Corée et à l'est, tout au long de l'océan Pacifique, elle est bordée sur toute sa longueur par les îles japonaises.

Chine, Russie, Japon...

Cette situation à l'intersection des trois puissances historiques de l'Orient, ajoutée à la richesse de son sous-sol, ont fait de cette terre un objet de convoitise et donc de conflits durant des siècles.

En 1898, la Russie tsariste construit l'une des deux voies du Transsibérien qui relie Irkoutsk à Pékin et fonde Harbin en plein territoire chinois, colonisant de facto une bonne partie de la Mandchourie.

26 Jean-Paul Aron (1925-1988) est un écrivain, épistémologue et historien français.



La Mandchourie avec sa capitale Harbin

Grâce à ses houillères, Harbin devient très rapidement un centre industriel et commercial important et les Chinois n'hésitent pas à venir s'y s'établir et y développer leurs propres usines aux côtés de celles des Russes ! Vers 1910, on dénombre quelque 160'000 habitants de 33 nationalités différentes.

En 1918, pendant la guerre civile russe, le général Khovat de l'armée tsariste, aidé de gardes blancs et de troupes chinoises, prend la ville et s'y installe avec ses partisans et leurs familles. Dans les années qui suivent, Harbin devient un centre important de la communauté juive et de Russes blancs émigrés. Dont les Kootikoff, à la fois l'un et l'autre.

Bella Kootikoff y passe son adolescence. Elle a une sœur, Ida, et deux frères aînés dont les prénoms se sont perdus. L'un d'eux a une fille, Natatcha, née aussi en 1930. Et seule cousine d'Edgar Tripet du côté de sa mère.

Les deux frères sont ingénieurs dans un combinat²⁷, l'un dirige une mine de charbon, l'autre l'une des usines qui en utilisent l'énergie. Quel que soit le régime, blanc ou rouge, il faut faire marcher l'industrie.

En septembre 1931, le Japon, puissance naissante, rêve d'expansion, envahit la Mandchourie, s'approprie son territoire et surtout son sous-sol, en proclamant l'Etat indépendant du Mandchoukouo. (...qui tombera en 1945 lorsque l'Armée rouge de « libération » en reprendra le contrôle et déportera en Sibérie tous les Russes blancs qui n'ont pas pris la fuite entre-temps).

Mais revenons à 1931-32. Pour mettre la main sur le combinat dirigé par les frères Kootikoff et se débarrasser des Russes, les Japonais font courir le bruit que le père de la petite Natatcha est trotskiste – à une époque où il ne fallait pas l'être. Un beau matin de 1931, les membres du comité du parti communiste de la région arrivent dans son bureau : « Toi, t'es trotskiste ». Pan ! Mort immédiate sur sa chaise de bureau. Les Japonais peuvent prendre le contrôle de l'entreprise. Dans des circonstances plus nébuleuses, l'autre frère est envoyé au goulag, avant d'être « libéré » en 1941 pour être enrôlé de force dans l'Armée rouge et servir de chair à canon sur le front ouvert par la Wehrmacht... D'où il ne reviendra jamais.

27 Un combinat désignait, dans le bloc soviétique, un groupe d'entreprises d'un même domaine de production coopérant pour obtenir de meilleurs rendements.

« C'est un peu sommaire, mais l'Histoire est rarement drôle... »²⁸

A Harbin, Bella a été placée dans une école de Jésuites. Elle y est convertie au catholicisme par un père italien.

Elle a une facilité étonnante pour les langues : outre le russe, elle parle donc couramment l'italien de son confesseur, mais également l'anglais, comme tout le monde, et le français, tradition des familles tsaristes et langue internationale avant l'anglais. En revanche, paradoxe ou signe de l'esprit colonial, pas un mot de chinois bien qu'élevée en Mandchourie où l'on parle chinois et vivant à Shanghai où l'on parle chinois... On n'apprend pas la langue du colonisé ! « Leur sabir... »

Son catholicisme, quant à lui, prendra davantage la forme de multiples superstitions que celle de la religion des Jésuites, collectionnant toute sorte d'objets magiques, rassurants et analgésiques pour ses angoisses.

« Angoisses que l'on peut comprendre si l'on songe que l'Histoire avait été assez dure avec sa famille : la chute de l'Empire tsariste, l'exil, la mort violente d'un des frères, la déportation sans retour de l'autre au goulag... »

A vingt ans, lorsqu'elle se fait renverser par la voiture de Charles Tripet, elle vit donc à Harbin avec sa mère, sa sœur et sa nièce, la petite Natatcha. Elle est venue passer quelques semaines à Shanghai pour voir des amis. N'oublions pas que Shanghai est à ce moment-là la porte principale de toute l'Asie, d'où l'on s'embarque aussi bien pour l'Europe que pour la Californie. Et, on l'a déjà dit, la concession française abrite

28 Propos de mon ancien prof d'Histoire !

une forte population de Russes blancs et de juifs, qui fuient les persécutions, en partance vers un exil plus lointain²⁹.

« C'était un mouvement migratoire, un flot qui poussait là, pour aller plus loin. Bien sûr la Californie, c'était encore loin... Mais c'était en face... Tu pouvais voir le paradis en face... »

D'après les photos, Bella est une très jolie jeune fille qui ne laisse en rien transparaître les travers comportementaux que sa nouvelle famille devra subir.

« Ma mère était hystérique et narcissique. Elle se défoulait en général sur mes joues. Elle disait avoir tellement souffert avec cet accouchement, que ce serait la première et la dernière fois... Heureusement pour les suivants ! »

« Son instinct maternel n'était qu'une parure à afficher sur un collier. Au-delà de l'apparence, rien. »

29 Sur les 48 nationalités présentes à Shanghai, 41 sont représentées dans la concession française en 1933 : la nationalité russe arrive très largement en tête, avec cinq fois plus de représentants que de Français ! Ce sont des réfugiés politiques, des Russes blancs descendus jusqu'à Shanghai par Harbin, et n'ayant pas la possibilité de partir plus loin. Une première vague arrive à Shanghai après la révolution bolchevique. Ensuite, dès les années 25 à 30, l'abandon des derniers lieutenants tsaristes provoque une immigration continue en direction de Shanghai. En 1932, pour 1500 Français, on recense 6'000 Russes. Après l'invasion de la Mandchourie par le Japon, on en dénombre, en 1934, quelque 25'000, la plupart de passage. (D'après Michel Fiaux, *La présence étrangère à Shanghai, 1843-1943*, mémoire de licence, Lausanne, UNIL, 1999.).



Bella et Edgar, le 30 septembre 1934

La naissance

Lettre du 2 avril 1930 de Charles-Edouard à son frère Léon : *« Nous rentrons cette année en Suisse. A moins d'événements inattendus, je partirai de Harbin le 25 mai jusqu'à Berlin où nous serons le 4 juin... Nous resterons au moins cinq mois en Europe, car il y aura quelque chose en septembre. »*

On a compris qui était ce « quelque chose » !

Mais pourquoi prendre le risque d'un si long voyage avec une femme enceinte, puis, au retour, avec un nouveau-né ?

« Naître dans la concession française m'aurait ipso facto donné la nationalité française. Accoucher dans la célèbre clinique de la flotte américaine du Pacifique, dans la concession internationale, m'aurait fait naître chinois ou américain ! »

Dix jours de Transsibérien.

Edgar, lui, l'aura pris... mais sans la petite Jehanne de France !

Et même deux fois puisque la famille agrandie prendra le même chemin au retour.

Même lettre de Charles-Edouard à son frère :

« Comme ma femme, qui vient de Harbin, ne connaît pas l'Europe, nous nous promènerons un peu avant qu'elle ne doive s'aliter. »

En effet, le jeune couple prolonge son voyage de noces : Paris, Rome, Londres, Berlin... Les montres suisses se vendent bien ! Charles-Edouard profite de l'occasion pour se retremper dans cette Europe qu'il a quittée depuis douze ans et la

faire découvrir à sa jeune femme qui, elle, ne connaissait que l'autre bout du monde.

Séjour à Dole, chez le frère et, bien entendu, à La Chaux-de-Fonds, chez les parents Tripet, qui regardent avec suspicion cette belle-fille « *excentrique, impulsive, dépensière et tête de linotte...* » avant qu'elle ne descende à Neuchâtel, plus précisément à la maternité de l'hôpital Pourtalès.

Le 20 septembre, c'est un garçon.

On le prénommera Edgar-Léon. Reliant ainsi le nouveau-né au membre le plus honoré de la famille. Et du même coup au protestantisme dont il est l'un des porte-parole ! Rien ne se fait au hasard...

On imagine volontiers la joie en même temps que la tristesse des parents Tripet qui voient ce petit-fils repartir à peine arrivé...

Car la famille doit retourner à Shanghai. Le travail, bien sûr. Et puis, comme il faut bien repasser par Harbin pour présenter le bébé à la famille, on reprend le Transsibérien.

Ce voyage de retour est terrible. On est à la veille de l'hiver, il fait froid et les nuits sont longues. Mais surtout, le bébé ne cesse de pleurer. Il a faim, il a soif. Bella lui donne le sein. Il pleure encore. Quelques *mamouchkas* du compartiment s'inquiètent, lui font boire un peu d'eau et quelques gorgées de thé du samovar ou tentent d'acheter un biberon de lait dans les gares. Rien n'y fait. Le petit pleure.

A l'arrivée à Harbin, la grand-mère tâte le sein de sa fille : « Mais, ma fille, tu n'as plus une goutte de lait... » Elle ne s'en était pas rendu compte...

Ignorance ? Inconscience ? Insouciance ?

La « vraie » mère

A peine de retour à Shanghai, Bella se débarrasse une première fois de cet enfant encombrant.

« Ma vraie mère, c'est Amah. »

« Une mère de famille chinoise à qui j'ai été confié tout de suite comme bébé. »

Amah, qui signifie “servante” en chinois est une femme d’une quarantaine d’années, au service de la famille Tripet. Elle a deux garçons adolescents et doit gagner sa vie. D’emblée elle considère Edgar comme son propre enfant, l’entourant de l’amour et des soins que sa mère est incapable de lui prodiguer.

« Pour moi, c'était une dame. Elle était un peu ronde... Quand elle me prenait dans ses bras, j'étais bien ! Elle a très bien compris son rôle. Discret mais central pour ce bébé-là qu'elle avait adopté. »

Elle lui parle chinois. Il pourra ainsi se débrouiller dans la rue dès qu’il sera en âge de sortir.

Elle veille sur lui la journée, l’endort tous les soirs, le rassure lorsqu’on entend des bombes éclater dans le lointain, le soigne lorsqu’il est malade. Tisanes et autres plantes chinoises. C’est elle qui appelle le médecin lorsqu’il le faut, reste à son chevet et le distrait pour qu’il s’endorme.

« Ton cousin Edgar, écrit Charles-Edouard à son neveu Philippe, à Dole, en 1933, a été très malade il y a deux mois (...). Malheureusement ici en Chine, nous n'avons pas par-



Amah, Edgar et Natatcha.³⁰

30 On ne dispose hélas pas de meilleure image. Pourquoi aurait-on photographié les domestiques ?

tout le beau climat de notre pays ou de la France: nous voyons venir l'été avec toujours un peu d'appréhension, les fortes chaleurs et l'humidité affaiblissent les Européens, aussi, tante Bella et Edgar quitteront Shanghai au début juin pour 3 mois. Ils iront au Nord, à Harbin chez la maman de tante Bella. »

Un jour, alors qu'il est au lit avec une de ces maladies d'enfant qui vous provoquent une grosse fièvre, il voit arriver l'un des deux fils de la nounou : il lui apporte des Jiǎnzhǐ, ces fameux papiers découpés chinois qu'il avait fabriqués lui-même et qui émerveillent le malade lorsqu'il les déplie.

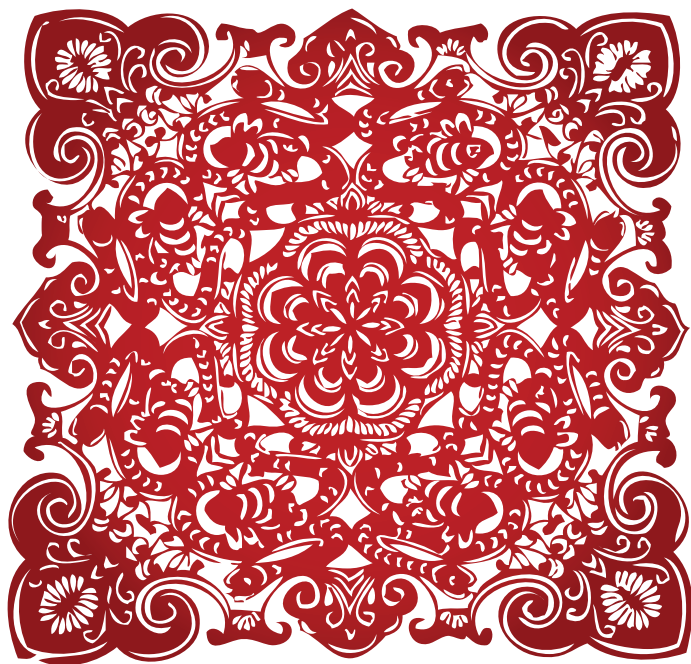
C'est d'ailleurs la seule fois que ce garçon est venu tant les deux mondes (celui des colons et celui des Chinois) étaient clivés. On ne se fréquentait pas en dehors des relations maîtres-domestiques... En fait, à Shanghai, les colons sont coupés de toute la société chinoise, sauf peut-être de quelques grands et riches bourgeois.

C'est Amah aussi qui, plus tard, l'accompagnera dans ses premières sorties dans la rue ou sur le chemin de l'école. C'est elle, enfin, qui, comme on le verra plus loin, l'initiera au mystère de la vie...

Teint sombre, chemisier croisé blanc, col mandarin, regard protecteur.

« Je n'ai jamais su son nom. Pour moi, c'était Amah. »

« Heureusement que je l'avais. Sans elle je serais devenu... un demi-dingue. »



Jiǎnzhǐ, papier découpé chinois

L'enfance à Shanghai

De la rue chinoise, populeuse, boueuse, agitée, bruyante et misérable, avec ses boutiques, ses vendeurs de rue, ses pousse-pousse, ses mendiants, on passe un grand portail majestueux, qui se ferme le soir. On entre alors dans un autre monde, un monde protégé, enclave du monde occidental conçue à son image : une cour asphaltée, parsemée d'îlots de plantes et d'arbustes parfaitement entretenus, entourée de beaux immeubles de style colonial espagnol, de deux ou trois étages, avec des balcons de bois et des fenêtres protégées par des grillages de fer forgé. Un autre monde, calme, propre, tranquille, riche – du moins à l'aune de celui de la rue – et presque silencieux. N'habitent ici que des colons ou de grands et riches bourgeois chinois.

C'est là que depuis leur mariage les Tripet ont élu domicile. L'enfant pourra sortir dans la cour et s'y ébattre sans risque, bien à l'abri du monde extérieur... qu'il découvrira avec horreur dès qu'il pourra passer la grande porte.

Il grandit donc dans une famille aisée, avec servante, *boy* et cuisinier, entre un père aimant mais qu'il ne voit que le soir, pour autant qu'il ne soit pas en voyage d'affaires, et une mère davantage préoccupée par sa vie mondaine que par l'éducation de son enfant. Fréquentation d'exilés russes blancs, *afternoon tea*, *shopping*, réceptions, opéras, bals... reliques d'une cour impériale qui n'existe plus que dans son imaginaire.

Pour le petit, des gifles pour qu'il se tienne tranquille. Et pour le père, la course derrière les factures...

Heureusement, il y a Amah, mais aussi Ida, la sœur de Bella, qui a rejoint la famille pour un temps. Ida, tempérament et caractère à l'opposé de ceux de sa sœur et que l'enfant adore :



Bella, Edgar et Ida

« Gosse, je me demandais toujours pourquoi ce n'était pas elle ma mère... »

La photo mérite d'être lue attentivement. Edgar collé à Ida qui l'accueille en souriant et lui tient les mains. Alors qu'en même temps Bella semble se protéger, avec un geste de retrait du haut du corps... Psychologie de café de commerce, mais qui correspond par hasard au ressenti exact du petit... quelque quatre-vingts ans plus tard !

Ida, une femme superbe et généreuse, avait épousé un Anglais, sorti d'Oxford, mais qui avait tendance à abuser du whisky et, une fois allumé, battait sans scrupule cette toute jeune femme. Charles-Edouard l'avait aidée à s'extraire de cette situation en s'occupant des formalités du divorce et l'avait accueillie pour un temps sous son toit.

Ida, consciente des manquements de sa sœur auprès de son enfant, et qui tentera, chaque fois discrètement, d'en atténuer les dégâts. Ida qui s'est attachée à son neveu Edgar et qui le restera bien au-delà de la période de Shanghai.

« Mon père l'avait sortie du pétrin. Je comptais pour elle. Oui, pourquoi n'était-ce pas elle ma mère... »

Par la suite, intelligente et travailleuse, elle se débrouillera fort bien et s'établira à Singapour³¹ où elle occupera un poste important à la Caltex³².

Et puis il y a Natatcha, la cousine qui fait plusieurs séjours chez ses tantes et qui, à 10 ans, en pleine guerre mondiale, lui enverra à La Chaux-de-Fonds une lettre de Leningrad !

« Je n'ai hélas pas gardé la lettre. L'enveloppe à elle seule aurait aujourd'hui une valeur historique chez n'importe quel collectionneur. Avec ses tampons de toutes les douanes, censures et autres surveillances, elle témoignait de la confusion de l'époque et des obstacles pour passer, en pleine guerre, d'Union soviétique en Suisse ! »

31 Fait alors partie de l'Empire britannique et le restera jusqu'en 1959, en restant neutre.

32 Caltex: California and Texas Oil Company. Grande société américaine de pétrochimie, célèbre pour son logo formé d'une étoile rouge à cinq branches inscrites dans un cercle blanc.



Edgar et Natatcha à 3 ans

« *C'est un beau nom, Natatcha.* »

Il n'aura plus jamais de nouvelles. Il reste la nostalgie d'un moment lumineux.

Les Japonais ont envahi la Mandchourie. L'enfant reste bien protégé dans sa cour.



Trois ans, quatre ans, culotte courte et béret basque !



On peut admirer son multiculturalisme précoce.



Ida, Charles, Bella, Natatcha, Edgar, l'auto et la maison, Noël 1933



Trottinette et vélo à trois roues... un enfant comme un autre !



« J'avais un copain chinois de mon âge. Il paraît qu'avec lui, je parlais le mandarin et le chinois de Shanghai... »

« Quarante ans plus tard, lors de mon bref séjour à Shanghai, je comprenais ce que disaient les enfants dans la rue. J'étais très troublé ».

« J'ai aussi eu un vélo à deux roues !... »

Mai 1933



1937



1937

« ... et un chien nommé Peter. »

Durant toutes ces années, Charles-Edouard est très présent auprès de son fils. Il tente tant que faire se peut de compenser le désintérêt de la mère pour son enfant.

« La nuit, chaque fois que je faisais des cauchemars, je me réfugiais dans son lit. J'étais terrorisé par les mendiants et les loques humaines qui traînaient dans les rues et qui m'implorait lorsque je passais devant eux. Dans l'hallucination de la nuit, j'en voyais toujours un, accroupi, là, attaché au radiateur à côté de la porte. Il me fallait beaucoup de courage pour me lever... Je devais passer devant lui pour sortir et atteindre la chambre à coucher de mes parents. Je me mettais à côté de mon père, qui m'appuyait contre son épaule où je finissais la nuit. Là, j'étais en parfaite sécurité... J'avais une grande confiance en mon père. »



Les premières écoles - l'expérience de la rue

A la maison, son père lui parle en français, Amah en chinois, sa mère en russe :

« Je la comprenais mais j'ai toujours refusé de lui répondre en russe, prétextant – paraît-il – que les Russes étaient tous des pauvres diables ! »

« Cinquante ans plus tard, lors d'une réunion dans le cadre de l'UNESCO, j'avais en face de moi deux Russes qui parlaient entre eux. Comme je souriais, l'un d'eux a pointé son doigt vers moi :

– Vous avez compris ce que j'ai dit ?

– Vous avez dit ça, ça et ça...

L'homme m'a regardé éberlué. J'avais parfaitement traduit leur conversation qui se voulait secrète ! »

A cinq ans, il faut y ajouter l'anglais puisque c'est dans cette langue qu'Edgar commence le jardin d'enfants. A la fin de l'année, le bulletin indique *very good* en conduite, *good* partout ailleurs. Remarque acide de la mère : *« Pourquoi tes résultats ne sont-ils pas tous very good ? »*

On peut toutefois admirer les résultats eu égard à la langue de l'école.

Cinq ans, c'est aussi l'âge des premières sorties non accompagnées, dans « le village chinois », au-delà du portail monumental, pour s'acheter une glace ou des bonbons dans la boutique d'en face ou pour jouer dans la rue avec les copains chinois.

Shanghai Municipal Council.

PUBLIC SCHOOL FOR GIRLS.

404 YU YUEN ROAD

KINDERGARTEN

Report for Christmas Term, ending Dec 14th 1936

Name Edgar Triplet

Age at end of Term 6 yrs. 3 mos.

Average Age 6 yrs. 6 mos.

| Subject | Remarks |
|--------------------------|---|
| 1. Story and Expression: | good. |
| 2. Reading | great recent improvement: good. |
| 3. Recitation: | good |
| 4. Printing: | good. |
| 5. Nature Study: | |
| 6. Number Work: | has made fair beginning |
| 7. Drawing: | good. |
| 8. Handwork | } good: Edgar is apt to be clumsy with his fingers, but is improving all the time |
| 9. Occupation | |
| 10. Physical Exercises: | good |
| 11. Singing and Games: | good. |
| 12. General Progress: | at first very slow, but recently has made great advance. |
| 13. General Conduct: | very good. |

Attendance:

Attendances possible 43

Number of times absent 1

Number of times late -

The School will re-assemble on January 11th at 8.45 o'clock.

Lucy Comer Form Mistress. A. M. Alexander Head Mistress.

Une année plus tard, ce sera le début de l'école, en français cette fois-ci, chez les Jésuites, installés là depuis le XVIII^e siècle et porteurs des idées occidentales en Orient.

En même temps, l'école concrétisait la séparation de ces deux mondes :

« Je ne crois pas qu'il y eût un seul visage asiatique parmi les élèves des pères... »

Ecole catholique avec deux oncles pasteurs, des grands-parents protestants plutôt rigides... et une famille juive de l'autre côté. De quoi ne plus savoir à quel saint se vouer !

Les pères menaient en parallèle deux enseignements : le programme scolaire français de la première année primaire jusqu'au bac d'une part, et le catéchisme d'autre part.

On y faisait la prière tous les matins et on participait à des offices dans la petite chapelle intégrée aux bâtiments.

Pater Noster et Ave Maria, gratia plena...

Les professeurs portaient une longue robe écrue, taillée dans un tissu grossier et râpeux.

« Je les vois encore : pendant les récréations, il leur arrivait de faire du foot avec les grands. Ils couraient de droite et de gauche en tenant tant bien que mal leur robe remontée jusqu'aux genoux. Ils avaient l'air ridicules. Nous, les petits, on ne jouait pas ; on regardait. »

Souvenirs en vrac

La cuisine

On a compris, Bella aime recevoir. Elle se targue d'avoir « le meilleur cuisinier de Shanghai ». Et tant pis si l'on découvre qu'il vole, on le garde puisqu'il est le meilleur !

Elle organise donc de nombreux dîners. Des grandes tablées, bruyantes, où l'on parle beaucoup et dans toutes les langues... Cuisine chinoise, cuisine française, peu importe pourvu qu'on ait les meilleurs produits. Vins, champagne, cognac, on est en France. L'enfant se souvient :

« On mangeait avec des baguettes. A six ou sept ans, je ne comprenais rien de ce qui se disait autour de moi. Seul gamin au milieu d'adultes, je me faisais tout petit et, sans me faire remarquer, j'essayais d'attirer l'attention du boy qui nous servait pour qu'il me verse un peu de champagne... »

On imagine volontiers la table couverte de dizaines de plats différents, les aliments yin, les aliments yang, les multiples saveurs, l'aigre, le sucré, le piquant, l'amer, le salé... Le chaud, le tiède, le froid. Et puis tous les modes de cuisson : vapeur, wok, friture... Et ces légumes exotiques que sont les pousses de bambou, les germes de soja ou les racines de lotus. Sans oublier le canard laqué, les fruits de mer, les marmites de poisson épicié ou les *dim-sum*...

Quelques semaines plus tard, ce sera la fondue, les roesti, le bouilli et la saucisse aux choux.

Noël à Shanghai

Shanghai jouit d'un climat subtropical, tempéré, avec quatre saisons bien marquées. S'il y fait chaud et humide pendant les trois quarts de l'année, l'hiver est en général froid et sec. Il n'est pas rare que la température descende au-dessous de zéro et il arrive qu'il neige.

« C'était un événement. Nous faisons de petites boules que nous roulions dans la neige tout à travers la cour de la maison. C'était à qui avait la plus grosse ! Mais ça n'avait rien à voir avec les hivers chauds-de-fonniers... »

L'hiver coïncidait, comme en Europe, avec l'approche de Noël.

« Nous avions des plafonds très hauts et donc mon père achetait toujours un énorme sapin. Je participais à la décoration. Comme tous les gosses, j'étais très excité. Le jour de Noël, ma mère me revêtait d'un costume de Père Noël. Et je jouais donc au Père Noël... nous n'allions pas à la messe mais il y avait toujours beaucoup de monde chez nous... »

Chaliapine

On l'a peut-être un peu oublié aujourd'hui. Fédor Chaliapine (1873-1938) était considéré comme la plus grande basse slave de son temps. Ses interprétations de *Boris Godunov* et de *Dossifeï*³³ ou de *Salieri*³⁴ sont toujours considérées comme immortelles. Vedette internationale, au sommet de sa gloire, il vient donner un concert à Shanghai en 1935.

33 Personnages de l'opéra *La Khovanchtchina* de Moussorgski

34 Opéra *Mozart et Salieri* de Rimski-Korsakov

Honneur pour Bella et ses amis des sociétés d'exilés russes de l'accueillir chez elle. Malheur pour le petit Edgar qui se souvient :



Photo env. 1930 / BnF, domaine public

« Ma mère le ramène un jour à la maison. Il n'y en avait que pour lui et sa grosse voix. J'étais affreusement jaloux. Un gros rival comme ça ! Le soir, dans le salon, les messieurs invitent les dames à danser au son du gramophone. Je m'approche du canapé où ma mère est assise. Je veux aussi danser avec elle. Je reçois une paire de claques et je finis illico au lit. De là j'entend Chaliapine qui se met à chanter devant les invités russes : Ha, ha, ha, ha, ha, ha ! »

Savait-il qu'en février 1979 il sera la cause d'une « absence » mémorielle à la Salle de musique de La Chaux-de-Fonds ?

Découverte du sacré

Un soir que ses parents se sont absentés pour leurs mondanités coutumières, l'enfant voit Amah sortir quelques objets, les disposer sur une table basse et allumer quelques bougies.

Elle s'agenouille, ferme les yeux et marmonne des prières en chinois, se prosterne plusieurs fois... Sa tête touche ces objets posés sur la table.

« Moi, à côté d'elle, je fais tout comme elle. Je me prosterne jusqu'à ce que ma tête touche le sol et je répète, sans les comprendre, ses litanies.

Je ne me pose pas de questions. C'est comme ça.

Je suis tout d'un coup placé dans un autre univers.

Comme si j'utilisais un autre langage que celui de tous les jours.

Comme si j'étais avec quelque chose ou quelqu'un d'autre qui me dépasse.

C'était ma première relation au sacré. A quelque chose qui est de l'autre côté. Plus loin. »

La scène se répétera à chaque sortie des parents, avant que l'enfant aille se coucher

La tête du Japonais

1937. Les Japonais, présents depuis cinq ans sur le sol chinois, envahissent Shanghai. Même s'ils n'occupent pas la concession (ce qui aurait provoqué un conflit avec la France), leur présence tout autour, la pression et les menaces qu'ils exercent ainsi que les peurs qu'ils suscitent dans l'imaginaire des populations, tant chinoise qu'occidentale, placent le territoire en état de guerre.

« De fait, la concession devenait tributaire des humeurs du Mikado. »³⁵

« Ces Japonais me terrorisaient. Pour moi, c'était l'ennemi. Un jour – j'ai sept ans et c'est un de mes souvenirs les plus forts – mon père me dit "aujourd'hui, tu viens avec moi". Ah bon, chic alors... On part en voiture. Un peu plus loin, on s'enfile dans une autre grosse voiture où je suis coincé sur le siège arrière entre mon père et un officier japonais. Le monstre, l'ennemi... qui ne me faisait que des sourires et des mamours...



Soldats japonais à Shanghai / Wikipedia

On part à deux voitures. On sort de la concession. On roule assez loin dans une campagne plate à n'en plus finir, sur une route qui domine de part et d'autre la plaine inondée. On s'arrête près d'une énorme bâtisse plus ou moins en

³⁵ Terme utilisé à cette époque par les Occidentaux pour désigner l'empereur du Japon.

ruine. On entre. Sur le sol brillent des bouts de métal. Je me baisse et j'en ramasse quelques-uns. Ce sont des caractères de plomb. On est dans une imprimerie. Une imprimerie occidentale qui avait été détruite par erreur par les Japonais. Comme, à ce moment-là, ils ne sont pas en guerre contre l'Occident, ils doivent dédommager les propriétaires. Mon père a été désigné comme expert neutre pour l'évaluation des dommages. Les parties discutent, puis on ressort et, avant de remonter dans les voitures, les hommes s'alignent pour pisser au bord de la route. A côté de mon père, je fais la même chose... jusqu'au moment où je m'aperçois que mon jet tombe, en contrebas, sur une tête coupée qui me regarde fixement les yeux vitreux grands ouverts. Celle d'un Japonais. Mon père s'en rend compte et me tire en arrière. Trop tard...

Cette tête... Je n'avais pas huit ans. Cette tête... je la vois encore aujourd'hui, quatre-vingts ans plus tard. Et longtemps je me suis demandé pourquoi ce n'était pas moi dans le fossé et lui à ma place. Le hasard ?

Par la suite, à l'école, les copains m'avaient expliqué que les Japonais aimaient beaucoup couper les têtes avec leurs fameux sabres, les katanas.



Je me suis toujours demandé pourquoi mon père m'avait entraîné dans cette expédition. Comme traducteur ? – le Japonais parlant mieux le chinois que l'anglais – ou parce qu'il voulait me laisser un dernier souvenir avant de partir ? »

La canonnière

Et puis il y a eu l'épisode de la canonnière du Yang-Tsé³⁶ !

L'anecdote est symptomatique de l'époque et du comportement des colons occidentaux.

La *Doudart-de-Lagrée* était une canonnière française attachée au port d'Hankeou, qui naviguait sur le fleuve pour y maintenir l'ordre avec ses deux rangées de canons qui pouvaient tirer sur les deux rives.



La Doudart-de-Lagrée / Photo anonyme

Un dimanche, Charles Tripet emmène son fils au Club. Là où se retrouvaient les blancs et où ils recevaient leurs hôtes étrangers. La veille, on a donné une réception en l'honneur de

36 Rien à voir avec celle du film de Robert Wise, tourné en 1966, avec Steve McQueen et Candice Bergen.

l'amiral d'un croiseur américain, l'Augusta³⁷.



L'Augusta / Portail maritime Wikipedia

Une dispute a éclaté entre le capitaine de la canonnière française et l'amiral américain. L'affront doit normalement se régler le lendemain au champ d'honneur, et au pistolet ! Comme le duel n'est plus de saison, qu'on ne se tire pas dessus dans un tel club, et pour éviter un incident diplomatique, on désigne un arbitre neutre. Donc un Suisse. Charles Tripet. Le lendemain, il conduit avec succès les négociations et pour sceller l'accord, on emmène participants et témoins, d'abord sur la canonnière française où l'on tire un coup de canon un peu fluet, puis sur le navire de guerre américain à l'ancre dans le port d'Hankeou. Ils sont accueilli par des marins en uniforme blancs surmontés de gros galons sur les épaulettes. L'accord devait se conclure par un nouveau coup de canon. On charge le fils Tripet d'allumer la mèche !

« Ça a fait BOUM. Un BOUM beaucoup plus impressionnant que celui des Français ! La paix était faite, les verres

37 Le croiseur Augusta est resté célèbre dans l'histoire de la 2^e guerre mondiale, pour avoir abrité, au milieu de l'Atlantique, la rencontre entre Roosevelt et Churchill, au terme de laquelle les Etats-Unis s'engageaient à apporter aux Anglais toute l'aide matérielle nécessaire pour lutter contre Hitler. Plus tard, il participera en première ligne au débarquement sur les côtes normandes.

*se sont levés et moi j'ai même eu droit à du champagne !
J'avais sept ans. »*

Seul dans la rue

Pour aller de chez lui chez les Jésuites de son école primaire, l'enfant doit passer un checkpoint tenu, Dieu seul sait pourquoi, par des soldats anglais qui aiment bien le plaisanter. Tous les jours, la nounou l'accompagne, le dépose à la grille qui sépare et protège du monde extérieur la grande cour des bâtiments de l'école et du séminaire. Elle vient le rechercher au même endroit à la fin des leçons.

Un jour à la sortie, pas d'Amah. Le souvenir d'une terreur d'enfant de six ans :

« J'attends, j'attends... La cour se vide. Je suis bientôt le seul à attendre. Il y a un grand silence. A la fin je m'enhardis et me décide à rentrer seul. Je passe la grille. Pour rejoindre notre maison, je dois traverser tout un quartier chinois avec ses boutiques, ses charrettes, ses pousse-pousse... Je me vois, désorienté et pleurant tout au long des trottoirs. »

La rue. La bousculade. Les hommes, les femmes, petites silhouettes, qui courent. A gauche, à droite. Le brouhaha. Les roues des pousse-pousse qui crissent et leurs conducteurs-coureurs qui envoient leurs avertissements braillards. Les trams et leurs sonneries. Les relents de gaz d'échappement et de cuisine. Les brochettes grillées. Des fumées odorantes de viandes brûlées et d'épices. Du poivre, de la badiane, de la cannelle, du fenouil. Et les senteurs de soja partout. Les cris des vendeurs. Les visages des mendiants. Les interpellations en *pinyin* de Shanghai. Et l'enfant à leur merci. L'enfant blanc, étranger, intrus. Et perdu.

« Heureusement, je connais le chemin pour l'avoir fait tous les jours depuis quelques mois. Je passe le checkpoint devant les soldats perplexes. Je baisse la tête. Qu'est-ce que ce gamin, blanc, fait là tout seul ? Vont-ils m'arrêter ? Me garder ? Tout d'un coup, je vois débouler une voiture à toute vitesse. C'est celle de mon père... Ma mère avait oublié qu'elle avait donné congé à Amah pour aller régler quelques affaires de famille. »



Shanghai années 1920 / Wikipédia Commons

Mort sur le trottoir

Dans le milieu des années 30, la situation sociale ne cesse de se dégrader sur fond de guerre civile et d'invasion japonaise. Combats, massacres, règlements de compte se multiplient. Toute une population de malheureux se réfugie en ville. Dans la rue, la misère est partout.

« Ce sont des images qui restent... Un jour, sur le chemin de l'école, accompagné par ma nounou, je vois un type accroupi

contre un mur et qui me tend la main. La journée se passe. Quand je reviens de l'école, il est allongé au bord du trottoir. Mort. Mort de faim, certainement. S'il avait eu un bol de riz... J'ai à peine sept ans. Aujourd'hui encore, je vois le corps par terre... »

Bientôt ces cadavres seront quotidiens. Les services de la voirie n'arriveront même plus à les évacuer avant que les enfants ne partent le matin pour l'école.

Charles mettra régulièrement des piécettes dans la poche de son fils, à glisser dans les mains qui se tendent. Lorsqu'elles arrivent encore à se tendre...

« Des hommes en haillons où grouille la vermine et qui me regardent passer. Je ne comprends pas ce qu'ils me veulent... »



Bruegel l'Ancien, *Les Mendiants*, 1568 / Musée du Louvre Domaine public

« Des miséreux, des estropiés. Un drôle de cul-de-jatte dans sa caisse à roulettes... J'en faisais des cauchemars. Toutes les nuits je les voyais entrer dans ma chambre »

« Je sens les champs de bataille autour de Shanghai. Maintenant. »

Le drame

En 1930 déjà, Charles-Edouard écrivait à son frère : « *La vie maintenant en Chine est beaucoup plus difficile. L'Européen qui y a toujours été détesté, n'est plus craint et les Chinois veulent s'en débarrasser. Il n'y a plus de sécurité pour personne en dehors des concessions.* »

Dès lors, la situation empire au fil des ans. La guerre civile entre Tchang Kaï-chek et Mao Tsé-toung se poursuit, avec des soulèvements à répétition et des révoltes locales, suivis de répressions, de purges, d'exécutions. La liste des victimes ne cesse de s'allonger. Déplacés, dépossédés, tués... Une trêve entre les deux mouvements pour tenter de résister à l'invasion nipponne n'a que peu d'effet sur le terrain. On l'a vu plus haut, les Japonais, dont l'armée impériale a battu celle de Tchang, sont partout et répriment sans nuance toute tentative de résistance.

Les affaires diminuent en même temps que l'incertitude et la précarité croissent. Les marchés asiatiques se craquellent de toutes parts.

De son côté et au cours des mêmes années, l'Europe s'enfonce dans la plus grande crise économique et sociale de son histoire. Le 30 janvier 1933, Hitler devient le chancelier de l'Allemagne. Le continent est submergé par les totalitarismes nationalistes.

Pour Charles-Edouard, en 1938, c'est l'impasse.

Lucide, il pressent la fin du monde colonial en Asie et l'arrêt du commerce européen avec la Chine.

« *Il voyait le cours de l'Histoire détruire ce qui avait été sa vie... »*

En dépit de son statut protégé, la concession n'échappe ni à la violence ni à la confusion et au bouleversement du monde qui l'entoure. On relira ici la description qu'en fait Joseph Shieh au chapitre *Les concessions étrangères*.

La vie avec sa femme est difficile. La tradition paysanne et protestante des Montagnes neuchâteloises d'un côté, les mœurs et les rêves de l'aristocratie tsariste de l'autre divergent trop pour qu'ils puissent se confondre ou, pour le moins, cohabiter dans la durée.

Quel avenir peut-il envisager ?

Revenir à La Chaux-de-Fonds ?

Impossible. La grande dépression qui a atteint en Suisse son pic en 1935-36 ne s'est pas encore résorbée et le chômage reste élevé. Quel travail pourrait-il trouver ? Et puis, comment vivre là-haut, dans ce petit monde ouvrier, avec cette femme excentrique, dépensière, superstitieuse, habituée à un train de vie d'aristocrate russe, avec gouvernante et autre personnel de maison ?

Divorcer ?

Impossible. L'éducation protestante – et toute cette famille de pasteurs – le lui interdit. L'ombre de Calvin...

« *Pour ma grand-mère, le divorce était proscrit... C'était l'enfer assuré !*

Il est acculé.

S'il ne peut ni rester, ni partir, ni choisir une autre vie, que lui reste-t-il sinon le grand départ... ?

Dominus providebit.

« Je peux me représenter l'angoisse dans laquelle il se trouvait en n'ayant que des impossibilités devant lui. »

A la naissance de son fils, il a contracté une assurance-vie auprès d'une grande compagnie américaine. 90'000 dollars. 450'000 francs suisses. Une petite fortune, à l'époque. Une petite fortune, pour lui assurer une éducation et une formation, bref, son avenir. Son fils n'allait manquer de rien. Pouvait-il imaginer que ce dernier n'en verrait jamais le premier franc ?

A la maison, depuis son engagement dans les gardes municipales, les armes ne manquent pas :

« Je savais dans quel recoin les armes étaient cachées. Parfois, je jouais avec elles. Fusils et pistolets fascinaient le gosse de 7 ou 8 ans que j'étais. Le pistolet de papa... »

Et, donc, au bout de l'impasse, le revolver. Une balle dans la tête.³⁸

Comment l'enfant apprend-il la mort de son père ?

« Un jour, il était mort. Je n'ai aucun souvenir de l'avoir vu. Tout d'un coup, il n'était plus là. Ce n'est que plus tard que

³⁸ Quatre-vingt ans plus tard, une cousine côté Tripet se souvient : « Chez les grands-parents, le suicide de Charles était tabou. Le mot n'était jamais prononcé. En parler, c'était prendre le risque d'influencer les enfants... »

j'ai pu apprendre, par ma mère et ma tante Ida, comment et pourquoi. Sur le moment, il est mort... et des morts j'en voyais partout. En allant à l'école chez les Jésuites, tous les matins il y en avait alignés sur les trottoirs qu'on n'avait pas encore eu le temps d'enlever et qui restaient là comme des déchets...

Il y avait un service de ramassage spécial. Selon des chiffres de la Société des Nations, certains matins on dénombrait jusqu'à 3000 cadavres morts de faim dans les rues de Shanghai. »

La disparition du père... A huit ans.... Qui pour parler du désarroi de l'enfant, de son incapacité à dire le moment présent, si lui-même ne se souvient de rien ?

Et pourtant, quatre-vingt ans plus tard, cet enfant ajoute :

« Il ne m'est jamais arrivé d'en vouloir à ce père dont je me souviens combien il fut aimant. »

« ...impossible d'effacer du temps à vivre le temps vécu, et comment ne pas être coupable de vivre encore? Donc, coupable d'avoir agi ou coupable de n'avoir pas agi, toujours en faute. Il a bien fallu que l'enfant en eût commis une pour que d'un doigt père actionne la détente d'un revolver. Instant d'un acte arrêté sur image. Instant bref, instant blanc. »

Edgar Tripet, Polyptique, 2013, texte non publié

Le départ de l'école

Les jours qui suivent le décès du père restent entourés de flou et de mystère. On laisse l'enfant à l'écart des décisions à prendre et des préparatifs de départ.

Il continue d'aller à l'école. Un jour il est convoqué auprès du père supérieur :

« Je vois toujours ce petit bureau et le père supérieur, imposant dans sa robe blanche qui devait lui racler la peau. Il m'explique que je vais quitter l'école, la ville et le pays. Puis, il conclut par un "Tu seras prêtre, mon fils." Je le vois maintenant, comme s'il était là. »

Mais pourquoi donc cette phrase si lourde à porter pour un enfant en plein désarroi après la mort de son père et en partance vers l'inconnu ?

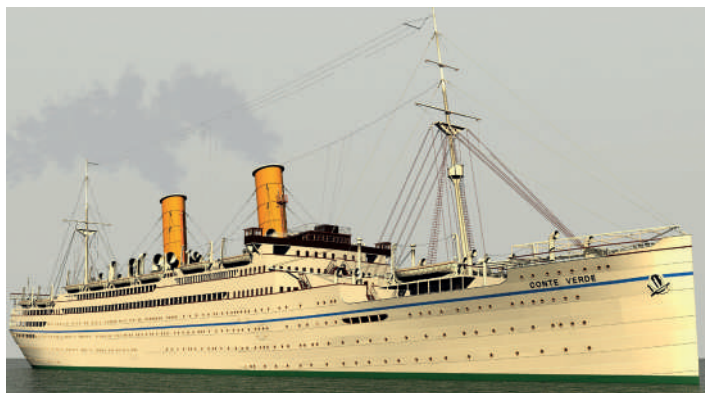
« Pendant les récréations, alors que tous les gosses allaient jouer dans la cour, moi, très souvent, je disparaissais. On me retrouvait dans la chapelle gothique attenante à l'église. Assis sur un banc, dans le silence, fasciné par la lumière qui passait à travers les vitraux. Pour trouver le calme que je n'avais pas à la maison. »

Ce père supérieur, qui ignorait certainement les problèmes qui empoisonnaient le climat familial – et qui avaient conduit le père à y mettre une fin définitive – avait-il interprété cette apparente dévotion de l'enfant comme un signe du Seigneur ? Comme un choix, une vocation ?

« Si c'est cela, alors, je l'ai déçu... »

Retour à La Chaux-de-Fonds

La première préoccupation de la mère est de caser cet enfant dont elle ne s'est jamais vraiment occupée. Elle n'a d'autre solution que de l'amener chez les grands-parents paternels. Elle s'embarque donc sur le *SS Conte Verde*, de la *Lloyd Triestino*.



SS Conte Verde, 1930 / Wikipédia Common

Pour Edgar, le départ de Shanghai est un arrachement. Et un souvenir violent.

« On monte sur le pont supérieur, je suis émerveillé par le luxe des premières... Et puis, on s'accoude au bastingage, on lance des longues bobines de serpentins en papier, qui se dévident jusqu'au quai et dont se saisissent ceux qui ont accompagné les voyageurs pour maintenir le lien jusqu'au moment fatidique où le bateau s'écartera du môle. Quelqu'un s'est saisi de mon fil. C'est Amah. C'est bien elle qui agite ses bras, ses mains et pleure de toutes ses larmes.

Je réalise alors ce qui se passe réellement. Au moment où le fil se tend et se rompt, je me jette en avant pour sauter à l'eau et la rejoindre... Ma mère me saisit par les cheveux, me rejette en arrière et m'enferme dans la cabine... Je ne verrai plus jamais Amah. »

La sirène. Le grand large, l'horizon qui s'enfuit toujours plus avant, le vent, la vibration des chaudières...

Shanghai, Hong-Kong, Singapour, Colombo, Bombay, Djibouti, Suez, Venise, le voyage dure trois semaines.

Sur le paquebot, on loge en première classe et Bella mène grande vie. Thé dansant et long fume-cigarette. L'attention de l'enfant est accaparée par l'univers qu'il découvre.

« Tout est captivant, les salons, les ponts, la pointe de la proue... c'était fascinant. Tout était fascinant... alors on oublie... »

Un jour, fuyant les mondanités, il s'aventure sur le pont en pleine tempête. Il atteint la proue et s'y cramponne tant qu'il peut. Il reçoit une vague qui l'asperge de la tête aux pieds. On le cherche partout. Le capitaine est sur le point d'arrêter le navire. A la fin, un marin vient dire qu'il a vu un gamin trempé caché dans une cale.

Deux ou trois jours d'escale à Singapour.

« Ida nous y attendait. Une dernière rencontre. Quelques promenades. Et, dans un grand parc, des singes qui nous envoyaient des noix de coco sur la tête... »

Une longue escale à Bombay.

« On a visité un temple hindou. J'étais ébloui. Je vois encore ma mère recueillir religieusement quelques feuilles d'un arbre sacré et les emporter précieusement à bord. Ses superstitions, toujours... »

Puis on arrive à Venise.

« On a d'abord été transbordés sur des vaporetto et finalement déposés Plaza del Duomo... Quel décor ! Ce gamin qui rêvait d'Europe était plutôt bien servi ! »

Quelques jours plus tard, la mère et le fils prennent le train et, d'étape en étape, arrivent enfin à La Chaux-de-Fonds.

« Je me souviens de ma stupéfaction à la sortie de la gare. On arrivait dans une ville morte... Comment imaginer que cette ville grise était celle de papa ? »



Progrès 121



Photo de Charles-E. Tripet, intitulée « Parmi les herbes, 9 août 1925 »
De gauche à droite : le grand-père Léon-Félix, ses filles Louise et Marie
A l'arrière-plan, dans l'ombre, la grand-mère Wilhelmine

Les grands-parents vivent, avec leur fille handicapée (faute d'institution adaptée), dans un petit trois pièces de l'un de ces immeubles mitoyens typiques de la ville en damier, rue du Progrès 121, juste en face du collège de l'Ouest. Edgar y logera jusqu'à son bac, et son départ pour Paris, dans ce qu'on appelait un "bout de corridor", petite alcôve, avec pour seule fenêtre une vitre dépolie donnant sur la salle à manger. Quatre mètres carrés mais avec en prime l'amour de ses grands-parents, qu'il ne connaît que par quelques photos jaunies.

L'aventure coloniale, entamée exactement vingt ans plus tôt par Charles-Edouard, se termine chez ses parents à une centaine de mètres de l'appartement du départ.

« Sur le bateau, on ignorait encore que le monde s'écroulait. »



La grand-mère Wilhelmine, en noir, dans le noir, 9 août 1925.
Photo signée «Doudy», le sobriquet familial de Charles-Edouard.

Bella, suite

Bella ne fera qu'un bref séjour à La Chaux-de-Fonds. Le temps tout de même de se singulariser. Son comportement, ses toilettes, ses achats, tout est incompatible avec le lieu et le temps. Elle poursuit ses dépenses démesurées. Elle choisit et emporte plusieurs fourrures chez *Canton*³⁹ et laisse les factures en suspens sur le comptoir ! C'est à Louise, la sœur de Charles-Edouard, qu'il reviendra d'aller au magasin démêler, négocier et régler les dettes...⁴⁰

Et puis, Bella fume. Avec un long fume-cigarette. Dans la rue ! Le long des trottoirs du Pod⁴¹ ! Le scandale dans cette petite ville où l'on ne tolère guère d'écart à la morale.

« Pour ma grand-mère – et la famille protestante – seules les putains faisaient cela ! Mais elle se taisait. C'était le choix malheureux de leur fils préféré, le cadet, et il ne fallait pas gâter l'image de la mère auprès du petit. Elle n'a jamais fait état de son jugement... qui ne devait pas être très généreux. Il ne fallait pas faire porter au fils le poids des problèmes de la mère. Pour moi c'était une chance. »

Comment cette femme, habituée au train de vie de la colonie aurait-elle pu vivre à l'étroit dans le petit appartement de la rue du Progrès, sans domestiques, ni même salle de bain ?

39 Pas la ville de Chine, mais une boutique de luxe, bien connue des Chaux-de-Fonniers de l'époque.

40 On imagine, en 1938, en pleine crise, la femme du pasteur entrer dans le magasin de fourrures !

41 L'avenue Léopold-Robert, la « belle avenue » de la ville,

Six semaines après son arrivée, elle abandonne pour la seconde fois son enfant... qui ne la reverra qu'une seule fois, beaucoup plus tard.

Elle part rejoindre sa sœur Ida qui gagne largement sa vie à Singapour. Elle part surtout avec le demi-million qui lui permettra de maintenir le standing de la vie des colonies, au moins quelques années, jusqu'à ce qu'elle retrouve un nouveau mari...

Quatre ans plus tard, la guerre et l'occupation de Singapour par le Japon⁴² l'obligeront une fois encore à partir. Avec sa sœur, elles arrivent à monter sur le dernier paquebot britannique avant la chute de la ville.

Elles aboutissent à New-Delhi⁴³. Une fois encore, il faut tout recommencer. Après quelques semaines, Ida peut reprendre son travail pour la *Caltex*. Ida qui écrit un jour à Edgar : « *For your mother, you are dead, and it's better so* ».

Pour sa part, quelques mois ou quelques années plus tard, une fois l'assurance-vie épuisée, Bella, toujours aussi séduisante, se remariera avec un Anglais, un certain Denis Thomson Brown, major de l'armée des Indes pendant la guerre, ingénieur agronome et conseiller spécial du vice-roi, puis dès l'indépendance en 1947, du Pandit Nehru.

Elle ne manquera de rien...

42 La bataille de Singapour se déroula du 31 janvier au 15 février 1942, lorsque l'armée japonaise, immédiatement après avoir conquis la Malaisie, a envahi ce bastion des forces alliées qui visait à protéger les intérêts de l'Empire britannique en Asie. Le Premier ministre britannique, Winston Churchill, a appelé la chute de Singapour la « pire des catastrophes » et « la plus grande capitulation » de l'histoire militaire britannique. Singapour, la « forteresse imprenable », était tombée en seulement sept jours. (D'après Wikipedia)

43 Rappelons que jusqu'en 1947, l'Inde fait également partie de l'Empire britannique.

Le collège de l'Ouest

A La Chaux-de-Fonds, la vie s'organise sans elle. Modestement. Le grand-père, à la retraite depuis dix ans, a vu sa rente se dévaloriser au fil de l'inflation galopante des années trente. Ce qui en reste suffit à peine pour vivre. Pour l'AVS, réclamée par le parti socialiste depuis le début du siècle et rejetée par le peuple en 1931, il faudra encore attendre dix ans ! Et puis il y aura bientôt la guerre, avec son train de restrictions, ses cartes d'alimentation et tout le toutim...

Et l'assurance-vie du père ?

On l'a dit, la liasse de billets est restée dans la sacoche de la mère... Personne n'en verra jamais la couleur. De temps à autre, les grands-parents reçoivent un chèque. Bien des années plus tard, on apprendra qu'il venait en fait d'Ida, qui gardait une affection particulière pour cet enfant qu'elle avait aimé en lieu et place de la mère. De Bella, rien. Même si on oblige Edgar à lui écrire régulièrement...

« Pour ma grand-mère, il fallait que j'aie une mère, même si cette mère-là n'était pas celle qu'elle portait dans son cœur. Parfois elle me répondait... A la mort de mes grands-parents, j'étais à Paris et toute cette correspondance a été débarrassée... »

La rue, les bruits, les odeurs, la langue, les gens, la classe, l'appartement, la nourriture, tout est différent.

« L'adaptation, pour un gosse, se fait très vite. Il est suffisamment malléable, sent bien là où il est en sécurité et ce qu'il faut faire ou être pour s'intégrer. »

Pour ma grand-mère, j'étais le cadeau que lui remettait son dernier-né préféré ; et le regard jaloux qu'elle portait sur l'enfant que je fus m'a accompagné d'amour tout au cours de ma vie. »

Tous les soirs, la grand-mère lit la Bible et la faire lire au jeune enfant. Ce sera son apprentissage à la fois de la lecture et des grands thèmes, religieux, moraux et philosophiques qu'il retiendra sa vie entière.

Outre ses grands-parents, l'enfant fait la connaissance de ses oncles et tantes, et tout particulièrement de son oncle Léon, son parrain, qui bien qu'habitant fort loin, fera toujours preuve d'une attention et même d'une affection qui marqueront son éducation.

« Un grand intellectuel, ouvert aux idées modernes et d'une grande modestie. Je me suis toujours senti très proche de lui. »

Bref, il découvre la bienveillance d'une famille. Enfin !

Et puis, il retrouve l'ami de son père, celui qui avait été selon toute vraisemblance à l'origine de son départ pour la Chine, Maurice Ditisheim, le patron de la Vulcain. Lui aussi apportera son amitié et sa protection.

« Lui, ce sera une sorte de père de substitution. »

Aujourd'hui encore, les enfants de Maurice se souviennent des repas hebdomadaires où Edgar était invité à manger à la table familiale.



Il faut bien sûr reprendre l'école. Ce sera au collège de l'Ouest, juste en face de l'appartement. Après un cafouillage de quelques jours durant lesquels on le passe d'un degré à l'autre, il aboutit chez Mademoiselle Frank. Aux pères jésuites en soutane, succède une institutrice attentionnée.

Voulant le mettre en valeur, après quelques jours elle lui présente différentes fleurs :

- Comment nommes-tu cette fleur en anglais ?
- *A rose...*
- Et celle-ci ?
- *A rose...*
- Et celle-là ?
- *A rose...*

Il refuse de faire état de connaissances qui le distingueraient des autres.

« Par bonheur elle a tout de suite compris qu'il ne fallait pas qu'elle me singularise mais me considère comme n'importe quel gosse de la classe. »

Ce qui n'était pas le cas des autres enfants qui l'appelaient évidemment "le Chinois".

« Ça m'a rendu bagarreur. Quand les autres m'appelaient "le Chinois", je leur tapais sur la gueule. Et comme j'étais plutôt grand pour mon âge, j'ai vite eu une réputation qui suffisait pour ma tranquillité. A cet âge-là, les arguments physiques... Je n'ai pas longtemps été appelé "le Chinois". J'étais un Chaux-de-Fonnier et pas seulement d'origine. »

Le coussin d'Amah

Une année après le débarquement du très jeune Edgar à La Chaux-de-Fonds, arrive chez ses grands-parents un colis en provenance de Shanghai.

L'enfant devine instantanément : ce ne peut être qu'Amah.

On imagine sa fébrilité. Son impatience. En même temps que le trouble et les images qui remontent d'un passé récent.

De cette séparation si douloureuse sur le quai d'embarquement de Shanghai.

Lorsqu'il en parle quatre-vingts ans plus tard, l'émotion le submerge – en dépit de ses efforts pour la contenir – comme s'il s'agissait de l'événement de la veille :

« C'était une grande et superbe soie chinoise, dans les vieux bleus avec des motifs violets. Intelligemment, ma grand-mère en avait fait un bon gros coussin, très dodu, que j'avais sur mon lit. C'était le coussin d'Amah... »

« On a correspondu quelques fois... Puis le temps a passé et la guerre a provoqué une rupture définitive... »

Un coussin *dodu* a-t-il répété plusieurs fois. Dodu comme Doudy ? Doudy, le petit nom de Charles-Edouard ?

Paris 1950

Le bac passé, Edgar monte à Paris avec son amie Lise Schelling. Lieux de résidence séparés, bien entendu, comme l'exige encore l'époque. La Sorbonne, Sciences Po. Il rêve d'une carrière diplomatique. (Pour retourner à Shanghai ?...).

Pas d'argent, temps de galère.

Ramasseur de vieux papier sur un triporteur à pédales, peintre en bâtiment, tout est bon pour faire quelques sous.

Il est "chambreur", comme on disait alors, dans une magnifique chambre d'un HLM moderne du XX^e arrondissement, chez une brave femme du Sud-Ouest, Madame Starace, veuve de la guerre de 14 et qui a perdu son fils en 39, auprès de laquelle, pendant quelques mois, il prend la place du fils perdu.

« Le dimanche, elle m'invitait à sa table. Elle recevait des produits de son terroir gascon. Magret de canard, confit d'oie, omelettes aux cèpes... dans une ville et des années où l'on manquait de tout ! »

Les cours ne le passionnent pas. Ce n'est manifestement pas sa voie. Temps d'errance matérielle et intellectuelle.

Et, soudain, le passé qui se jette à sa figure : sa mère, qu'il n'a jamais revue depuis son départ de La Chaux-de-Fonds en 1938, débarque un beau matin dans le HLM avec son mari et sa sœur Ida.

Comment a-t-elle eu son adresse ? Par les grands-parents apprendra-t-il par la suite.

Bella attaque :

« J'ai trouvé une femme pour toi. Une riche héritière. Elle n'est pas très belle, mais elle est tellement riche ! »

Edgar tombe des nues.

Mais ce n'est pas tout. Abasourdi, il entend Ida lui affirmer : « Ta mère ne t'a jamais envoyé un seul dollar. C'est moi qui de temps à autre envoyais un chèque à tes grands-parents. »

L'entretien vire au règlement de compte et ne dépassera pas l'heure...

« Elle m'avait abandonné, elle avait volé mon héritage, laissé mes grands-parents dans la dèche... et maintenant elle voulait me marier ! »

« J'ai eu un réflexe salvateur. Je ne voulais pas qu'elle me mette le grappin dessus. J'ai eu l'impression qu'elle voulait me reprendre à son service... Lui être utile à ceci ou à cela... à s'occuper d'elle. Je l'ai envoyé se faire foutre. Sans remords. »

Lorsqu'après les hostilités il se retrouve quelques instants seul avec le mari "un type très bien", il lui demande comment il s'arrange avec le caractère et les sautes d'humeur de sa femme. L'Anglais lui répond avec un flegme très british : « Quand elle s'agite un peu trop, je vais me promener un moment dans le jardin et quand je reviens, je dis : ça va mieux, chérie ?... »

« Elle avait du charme et de la vitalité, mais il fallait la supporter. Mon père, lui, n'a pas supporté...

Moi non plus. »

« Je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles. Je ne sais ni où ni quand elle est morte. Elle a bien dû mourir quelque part... Et vu la situation de son second mari, elle n'a pas fini dans la misère... »

De manière inexpliquée, la logeuse prend le parti de la mère... Au nom de la soumission à la piété filiale ? Parce qu'elle est éblouie par le chic désinvolte de Bella ? Elle trouve, elle aussi, que l'amie de son chambreur n'est pas une femme pour lui à l'aune de celle que la mère lui offre ! Lorsqu'Edgar se mariera et quittera Paris pour quelques mois, il se reprochera d'avoir coupé les ponts avec cette femme courageuse et bienveillante.

Le retour inopiné de cette mère, le désintérêt pour ses études, le manque d'argent, autant de poids qui s'additionnent et le font vaciller. L'avenir lui semble plus que jamais incertain et fermé.

Il faut changer d'air... Avec son amie, il revient à La Chaux-de-Fonds.

« Et le vieil homme ignore dans quel trou gît la tête fracassée de son père, il ignore quand et où sa mère est morte, seule sa mémoire réunit père et mère dans le même tombeau, d'ailleurs ont-ils jamais été vraiment ensemble ? Au hasard d'une collision, deux atomes vagabonds se sont percutés, chacun ignorant la trajectoire de l'autre, l'histoire qui la déterminait, les rêves qu'elle poursuivait. Chacun victime et rendant l'autre victime de cette ignorance, dont le vieil homme voudrait chasser le hasard. »

Edgar Tripet, Polyptique, 2013, texte non publié

L'entrée dans l'âge adulte

A 20 ans, le petit enfant de Shanghai épouse la femme que ni Bella ni la logeuse ne voulaient pour lui.

Le mariage est célébré par l'oncle Edouard, l'un des deux pasteurs de la famille, dans la cure du Grand-Temple.



Mariage de Lise et Edgar, janvier 1951

Le jeune couple part vivre huit ou neuf mois en Sicile.

Le rêve du retour à la terre. Labourer les champs, élever des chèvres, presser les olives... Après une halte à Florence et à Fiesole, ils débarquent sur l'île :

« Un promontoire au milieu des oliviers. Tout seuls, sans eau, sans électricité. On vivait de rien. Quelques sous reçus au mariage. Le paysan du coin qui nous refilait des légumes ou du lait contre de menus travaux. C'était d'une beauté... Un paradis. Je remettais de la paix en moi... Il y avait à faire... »

Il apprend l'italien, lit, dans le texte, *La Mia Vita* de Benvenuto Cellini⁴⁴. Une lecture qui le remet en selle pour reprendre ses études, en lettres cette fois-ci, à la Sorbonne, quelques mois plus tard.

C'est au cours de ces mois de rédemption qu'arrive la lettre.

« Nous étions perdus dans la campagne sicilienne. Je me vois ouvrir la lettre au bureau de poste... et fondre en larmes. On m'annonce la mort de mon grand-père. C'était le pont qui me reliait au reste du monde qui s'effondrait. Désormais, j'étais seul devant l'avenir. Comme si je perdais mon père une deuxième fois. »

Léon-Félix avait élevé ce petit-fils. Avec des moyens plus que modestes, il l'avait accompagné à travers son enfance et son adolescence jusqu'au bachot – comme on disait à l'époque. Il avait eu le réconfort de le voir se marier. Un beau mariage avec la fille d'un édile de la ville.

Le devoir était accompli. Il pouvait mourir.

Le petit-fils ne pourra pas assister aux obsèques. Pas plus qu'à celles de sa grand-mère.

Quelques mois plus tard en effet, il est de retour à Paris pour la reprise des études, lorsqu'il apprend son décès avec quelques jours de retard.

« De toute façon, on n'aurait pas pu se déplacer. Manque d'argent... »

⁴⁴ Benvenuto Cellini (Florence, 1500-1571) est un orfèvre, sculpteur, fondeur, médailleur, dessinateur et écrivain de la Renaissance italienne.

Il ne suivra pas l'enterrement, mais le petit-fils sait tout ce qu'il lui doit, elle qui le défendait jalousement lorsque sa fille Louise lui reprochait de laisser trop de liberté à cet ado qui, à 16 ans, se mettait à sortir le soir ou à aller danser au Cercle du Sapin – ce qu'elle interdisait bien entendu à ses propres enfants, ! – en lui répondant : « Edgar, il est à moi ».

En cinq mots, elle saisissait l'essence de l'amour qu'elle lui portait et qui a sauvé cet enfant. Et le vieil homme se souvient de l'éclat de son regard lorsque, pour clore toute discussion, elle ajoutait : « ...et je sais que c'est un bon garçon. Un point, c'est tout ! ⁴⁵»

Il était temps d'entrer dans la vie d'adulte. A commencer par gagner ses études... et les mener à bien !

Mais c'est une autre histoire.

« J'ai toujours eu une bouée de sauvetage, Amah, Ida, les grands-parents, l'oncle Léon, et même madame Starace... qui m'ont permis de garder la tête hors de l'eau. »

45 Lorsque bien des années plus tard, Edgar Tripet sera nommé directeur du Gymnase cantonal, il recevra un mot de la propriétaire du modeste appartement des grands-parents : « C'est votre grand-maman qui serait fière de son petit Edgar ! »



Portrait de Léon Félix Tripet et d'Edgar Tripet par Edouard Urech, 1942

«Grand-père tellement silencieux a tiré sa pipe de la bouche et s'adresse à moi avec une gravité inhabituelle. « J'ai prié Dieu pour qu'il me garde en vie jusqu'à tes vingt ans. Tu les as maintenant, moi j'ai accompli ma tâche. Je peux m'en aller », et il s'en est allé trois mois après. Il avait 87 ans. »

Postface

*« Et ce petit Edgar arrive maintenant au bout de sa course dans ce bas monde. Perclus de douleurs multiples et tenté d'y mettre fin quand son œil tombe sur un revolver chargé de trop de balles. Cette arme-là, son beau-père la gardait pour se liquider, lui et les siens, si un certain Adolf avait eu l'intention d'envahir la Suisse : tout cela c'est désormais du passé et ce passé c'est l'Histoire ; mère d'angoisses ; où c'est la mort qu'il s'agit d'affronter quand on atteint l'âge de nonante ans ; où on aimerait bien que cette si longue vie ait eu du sens avant de plonger dans le néant et ses vertiges ; où... etc !
Où répéter après Hamlet "mourir, dormir, rêver peut-être..."
Et le corps tremble d'une secrète douleur, où passe et se traîne le temps et dans la mémoire grand-mère qui répète "nul ne sait ni le jour ni l'heure" pour préparer un petit-fils reçu comme un cadeau de son dernier-né à une fin qui ne saurait être que fin pour elle : tant d'amour donné et reçu, en cet instant, son œil bleu me couve encore ; la mort frappant à la porte ; soit, qu'elle entre ! Si son temps est venu ! Ne me rongerait-elle pas l'estomac en cet instant même où je m'apprête à prendre du bicarbonate de soude pour en atténuer la morsure ? »*

Lettre d'Edgar Tripet, le 11.12.2019

Edgar est décédé le 31 décembre 2019 à Neuchâtel.



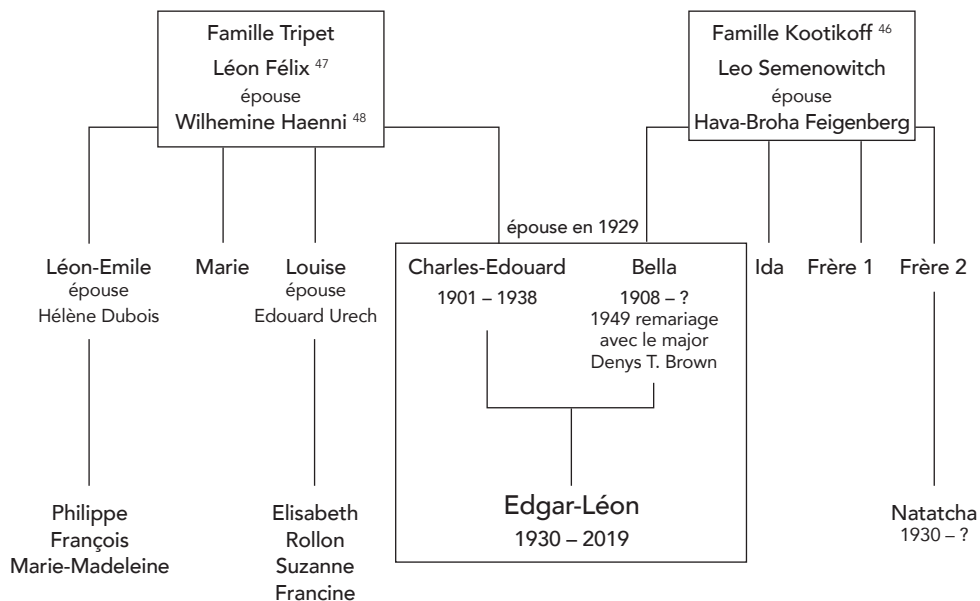
Acte de famille

Canton de Neuchâtel

Extrait du registre des familles de la commune de Chézard-Saint-Martin NE

| | | | | |
|--|---------------------------------------|---|--|---------------------------|
| Tripet | | Originaire de Chézard-Saint-Martin NE par filiation en outre originaire de -/- | | Vol. 1/207 |
| Lieu et date de naissance | Vol. et feuillet des parents | | Changements d'état civil, de nom et du droit de cité | Lieu et date du décès. |
| La Chaux-de- Fonds NE, 25 mai 1901 | Vol. 1/205 | <u>Charles Edouard</u> , fils de Tripet, Léon Félix et de Wilhelmine, née Hänni Conjoint <u>Tripet née Kootikoff, Bella</u> , de nationalité russe, fille de Kootikoff, Leo Semenovic et de Hava-Broha Gamsheva, née Feigenberg mariés à Shangai (Chine), le 23 septembre 1929 | | |

Esquisse d'un arbre généalogique



46 L'une des rares familles juives admises à la cour du Tsar.

47 1864 – 1951. Fils d'un paysan à la ferme du haut du Reymond.

48 1866 – 1951. Fille d'un forgeron venu d'Argovie.

| | |
|---|-----|
| Avant-propos | 9 |
| Un soir de 1979 | 11 |
| Pour comprendre la suite... | 15 |
| Le lendemain matin... | 17 |
| Le père | 23 |
| La Chine 1918 - 1938 | 31 |
| Les concessions étrangères en Chine | 37 |
| Le père, la vie d'un colon | 41 |
| La Compagnie des Volontaires de Shanghai | 51 |
| 1929, l'événement improbable | 57 |
| La mère | 61 |
| La naissance | 67 |
| La « vraie » mère | 69 |
| L'enfance à Shanghai | 73 |
| Les premières écoles – l'expérience de la rue | 83 |
| Souvenirs en vrac | 87 |
| La cuisine | 87 |
| Noël à Shanghai | 88 |
| Chaliapine | 88 |
| Découverte du sacré | 90 |
| La tête du Japonais | 90 |
| La canonnière | 93 |
| Seul dans la rue | 95 |
| Mort sur le trottoir | 96 |
| Le drame | 99 |
| Le départ de l'école | 103 |
| Retour à La Chaux-de-Fonds | 105 |
| Bella, suite | 111 |
| Le collège de l'Ouest | 113 |
| Le coussin d'Amah | 117 |
| Paris 1950 | 119 |
| L'entrée dans l'âge adulte | 123 |
| Postface | 127 |
| Esquisse d'un arbre généalogique | 129 |

Un grand merci

à Lison et à Diane Tripet, à l'origine de l'idée, pour leurs encouragements constants et leur soutien financier à la présente édition.

à Loyse Renaud Hunziker et à Jacques Ramseyer pour leur relecture approfondie et leurs conseils judicieux,

à Mona Ditisheim et ses souvenirs familiaux,

à Alessandra Sartorello et sa parfaite disponibilité,

à tous les généreux donateurs dont le soutien a permis l'édition de ce livre.

Neuchâtel et La Chaux-de-Fonds, juillet à décembre 2019

Du même auteur

La Ceinture de Dollars, roman, éditions G d'Encre, 2015

L'inconnue, roman, éditions G d'Encre, 2017

Le Calliope. Cargo, roman éditions G d'Encre, 2018

L'Homme de dos, roman, éditions Mon Village, 2020

Dans les mêmes éditions

Francis Kaufmann, *Accrochons-nous*, (à paraître)

PascalF Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019

Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019

Jean-Marc Leresche, *Mattai*, (à paraître)

Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de Ville*, 2019

Daniel Musy, *Mille Tableaux*, 2020

Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*, 2020

Ouvrage mis en page par
Joanne Matthey - codco.ch
La Chaux-de-Fonds

imprimé sur papier FSC par
Imprimerie Monney Service
La Chaux-de-Fonds
ims-imprimerie.ch
mai 2020

ISBN 978-2-9701392-5-6



editionssurlehaut.com
Site d'édition de livres d'auteur-e-s de l'Arc jurassien

UNE ENFANCE A SHANGHAI

Le temps retrouvé d'Edgar Tripet

Edgar Tripet a vécu les huit premières années de sa vie à Shanghai, sur fond de guerre civile, d'invasion japonaise, de misère du peuple, de déclin du colonialisme et de la fin de la toute-puissance de l'Occident. Cela devrait suffire à éveiller la curiosité du lecteur.

Véritable roman d'une époque, ce petit bouquin alterne les souvenirs qui remontent à la conscience du vieil homme de quatre-vingt-neuf ans, telle une voix off, avec la peinture impressionniste du contexte historique, politique et social de la Chine de l'Entre-deux-guerres.



Claude-Eric Hippenmeyer est né à La Chaux-de-Fonds en 1942. Après un bac classique et des études de mathématiques, il enseigne au Gymnase cantonal de sa ville natale, y devient directeur-adjoint d'Edgar Tripet, puis lui succède à la direction en 1993. A ce titre il participe à la création du Lycée Blaise-Cendrars qu'il dirige jusqu'en 2003. Élève d'Edgar Tripet dès 1958, puis collègue et adjoint, ce travail de mémoire conclut un compagnonnage de plus de soixante ans ! Il est surtout un acte de reconnaissance à l'égard d'un enseignant qui l'a initié au monde de la culture, donc à la vie.

